

DETECTIVE

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

9^e Année — N° 378

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
23 JANVIER 1936

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

Le Peuple de l'Aventure



Pages 3, 4 et 5, le début
d'un pittoresque repor-
tage sur les nomades
d'Europe centrale et
d'Espagne : gitans, mon-
treurs d'ours et sorcières,
par Henri DANJOU

LA FIN DU PROCÈS STAVISKY

Après le verdict

Les dernières journées du procès Stavisky ont été véritablement extraordinaires.

Aux scènes de comique et même de bouffonnerie qui avaient marqué la journée et la soirée précédant le verdict, succéda tout à coup, quand le jury reparut dans la salle d'audience, après la nuit qu'il venait de passer dans la chambre des délibérations, une atmosphère de pathétique intense.

Le chef du jury ayant donné le résultat du verdict, les onze acquittés ayant été libérés par un arrêt rendu sur-le-champ, les condamnés apparurent dans leur box.

Garat tendait le cou, la mâchoire crispée. Ses yeux jetaient des lueurs de haine. Tissier était cramoisi. Hayotte et Desbrosses pleuraient. Guébin, plus pâle qu'un mort, avait le visage secoué de tics nerveux. Il serrait encore dans ses mains un chapelet dont il n'avait cessé de réciter les litanies pendant toute la durée de la lecture du verdict. Cohen gardait son air d'enfant étonné et flatot était prostré.

Le plus douloureux était sans doute le général Bardi de Fourtou qui, portant beau jusque-là, avait tout d'un coup pris un visage de vieillard. Un désespoir immense se lisait sur ses traits. En sortant, entraîné par les gardes, il joignait les mains dans un geste de suprême affliction, et se pencha vers nos confrères André Salmon et Pierre Bénéard qui étaient là, comme pour les embrasser.

Déception de Garat

Joseph Garat était certain de son acquittement.

L'avant-veille, après la clôture des débats, son avocat, M^r Noguères, qui partageait la même conviction lui avait dit :

— Je n'ai plus rien à faire ici. Comme je suis appelé à Pau, je n'attendrai pas, si vous me le permettez, la lecture du verdict. Il ne fait, en ce qui vous concerne, aucun doute pour moi.

— Allez, mon cher ami, lui répondit Garat. Je vous retrouverai moi-même après-demain à Bayonne.

Quand on vint lui annoncer qu'il était condamné, Garat s'effondra. Il eut ce mot balzacien :

— Ils ne m'ont pas acquitté ! Moi !

Puis, dans un soupir qui ressemblait à un râle, il gémit :

— Ah ! Bayonne !

Leurs femmes

Mme Garat a suivi le procès de bout en bout, toujours la première arrivée à l'audience, toujours la dernière partie.

Après la condamnation de son mari, elle courut à lui et, malgré les gardes, se jetant dans ses bras :

— Pour moi, tu seras toujours innocent, s'écria-t-elle.

Au soir du verdict, quatre femmes en larmes demeurèrent dans les couloirs du Palais longtemps après le départ de la foule. Écrasées sur un banc, elles sanglotaient et formaient, de loin en loin, dans le corridor désert, comme des îlots de détresse. C'étaient Mme Desbrosses, Mme Guébin, Mme Tissier et Mme Bardi de Fourtou.

Celle-ci tranchait sur ses compagnes par sa grande jeunesse. Elle a quarante ans de moins que le général, qui l'a connue alors qu'elle était dactylo dans une des sociétés qu'il administrait. Il l'avait épousée quelques semaines avant le procès. Elle n'avait pas moins de chagrin que ses pitoyables compagnes.

Épilogue

Pierre Darius, quittant la salle des assises après son acquittement, dit aux personnes qui l'entouraient en leur serrant la main :

— Allons ! Tout cela finira par des échos !

C'est si vrai que Paul Lévy, autre acquitté, à l'heure où ses compagnons allaient déjeuner, se précipita à l'imprimerie où son journal était sous presse pour interrompre le ti-

LE TRÉSOR MAL GARDÉ

UN employé révoqué du ministère des Finances, nommé Decand, avait imaginé un scénario particulièrement audacieux. Avec un complice, qu'il habilla de pied en cap d'un bel uniforme de garçon de recettes, il avait conçu ce projet simple : présenter un bordereau de coupons de 225.000 francs, dont il avait, la veille, volé un exemplaire dans le tiroir d'un chef de bureau. Il s'était introduit dans les couloirs du ministère, avait tranquillement ouvert les portes, pris les documents, fabriqué les faux et, vingt-quatre heures plus tard, l'autre compère se présentait aux guichets.

Les dieux, ce jour-là, se montrèrent hostiles aux escrocs : presque au même instant, exactement cinq minutes plus tard, frappait au même guichet un second encaisseur, celui-là authentique et porteur d'un bordereau ayant le numéro du premier. La fraude fut immédiatement démasquée et les deux coupables arrêtés.

Mais, si le frêle battement — trois cents secondes — n'avait séparé la venue des deux encaisseurs, si le même numéro n'avait figuré sur les pièces, le scénario était réalisé avec un succès prodigieux.

De ce fait divers, le Français moyen, bon contribuable, entend tirer un enseignement. Car

rage et y faire figurer ses dernières impressions.

Quant à Gilbert Romagnino, prenant congé de ses défenseurs, il leur dit avec un charmant sourire :

— Il n'est si bonne société qui ne se quitte...

Le front commun

M^r de Moro-Giafferri prononça pour Arlette Stavisky une magnifique plaidoirie, aussi émouvante qu'on pouvait l'attendre de ce grand avocat.

Pourtant, la plupart des avocats de la défense s'en trouvèrent affectés.

M^r de Moro-Giafferri n'avait fait le procès ni du Parquet, en général, ni de la section financière, en particulier.

Ils en manifestèrent quelque humeur qui passa de leur banc à ceux des accusés.

Garat, à la suspension d'audience qui suivit, refusa la main que lui tendait M^r de Moro-Giafferri. Et le joyeux petit Cohen (il n'était pas encore condamné) s'écria :

— Il a rompu le front commun !

Le défenseur

M^r de Moro-Giafferri répondait à ceux qui voulaient l'entraîner sur un chemin qu'il estimait n'être pas le sien :

— Je n'ai à me préoccuper que d'une chose : défendre ma cliente.

C'est ce qu'il fit.

Le sort d'Arlette n'était d'ailleurs pas réglé d'avance, malgré ce qu'on avait prétendu. Elle n'a été acquittée que par 8 voix sur 12.

M^r de Moro-Giafferri avait annoncé qu'il plaiderait deux heures. Or il ne demeura à la barre que pendant une heure vingt.

C'est un fait unique dans sa carrière où jusqu'ici c'est le contraire qui s'est toujours produit.

Une soupçonneuse épouse

Dans la soirée de jeudi, alors que les jurés, qui délibéraient depuis le matin, s'apprétaient à passer la nuit, si l'on peut dire, sur leurs positions, on vit arriver au Palais de Justice une jeune et jolie femme. C'était l'épouse du douzième juré. Elle demanda à voir son mari. On lui répondit que c'était impossible. Elle in-

c'est lui qui, de ses deniers, en fin de compte, aurait payé la note. Et parce qu'en définitive la plaisanterie lui aurait coûté cher, il tient à dire un mot et à le dire à haute voix.

Comment ! On peut donc pénétrer sans autre difficulté dans l'édifice national qui abrite le Trésor ? Au premier ou au second étage, les corridors sont ainsi gardés ? Les bureaux ne sont pourvus d'aucun signal automatique dans le genre de ceux qui sont installés dans la moindre boutique ?... Et l'on peut, à son aise, visiter les lieux, ouvrir sans effraction les tiroirs, prendre documents et cachets qui permettront de râfler, d'un coup, une fortune !...

Aucune surveillance efficace au ministère ; un voleur s'y introduit deux fois en vingt-quatre heures, sans être aucunement remarqué !...

Autant de constatations effarantes...

Et — contraste chargé d'ironie — dans cette même maison, les veuves de fonctionnaires, les pensionnés de toutes catégories, dès qu'ils ont à faire valoir leurs droits à toucher leurs retraites, subissent les chinoïseries les plus compliquées.

Quand il s'agit de percevoir son dû, on est brimé sans égards. Quand il s'agit de voler 200.000 francs ou davantage, les caisses de l'Etat s'ouvrent comme par enchantement sous les doigts des voleurs.

Il faudrait peut-être changer tout cela !



STATISTIQUES

Le ministère de l'Intérieur vient de publier la statistique des accidents mortels de la circulation enregistrés au cours de ces dix dernières années.

Il y a eu, en 1924, 1.594 morts ; en 1925, 2.019 ; en 1926, 2.089 ; en 1927, 2.284 ; en 1928, 2.859 ; en 1929, 2.589 ; en 1930, 3.936 ; en 1931, 4.037 ; en 1932, 4.076 ; en 1933, 4.226 ; en 1934, 4.413.

En dix ans, le nombre des morts a donc augmenté de plus du simple au double, marquant une progression continue et fureur d'année en année.

On fait observer, il est vrai, que dans le même temps le nombre de voitures automobiles en circulation passait de 574.936 à 1.993.974. La proportion des morts serait donc légèrement inférieure en 1934 par rapport à 1924.

Les mathématiciens attentifs à établir ces chiffres nous devaient ce réconfort, car on est véritablement effrayé de songer que la circulation a coûté à la France, en dix ans, 34.094 vies humaines ! Les guerres d'autrefois tuaient moins de monde !

Mais il n'y a aucune raison pour que les voitures se multiplient, les morts n'augmentent point parallèlement. Au même rythme, on doit compter, en 1944, près de dix mille morts à l'année.

Nous serons, en vérité, bien avancés que MM. les statisticiens viennent alors clamer d'un air triomphant :

— Le coefficient des morts pour mille véhicules, qui était de 2,82 en 1924, était tombé à 2,37 en 1934. Il n'est plus aujourd'hui que de 2,12 ou 2,03...

Hélas, il n'y en aura pas moins eu dix mille Français assassinés sur la route entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre.

Ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les pourcentages ni les calculs byzantins.

Nous voulons des mesures de police telles que la mort par écrasement cesse d'être considérée comme un phénomène naturel.

Car, à en croire les statisticiens avec leurs opérations bizarres, moins on écraserait en France et plus on y mourrait de cela !

sista. On la conduisit alors devant l'avocat général Gaudel.

— Vous m'affirmez, dit-elle au magistrat, qu'il ne sortira pas cette nuit ?

— Je vous en donne ma parole, lui répondit M. Gaudel en riant. Il y a d'ailleurs deux gardes républicains postés en sentinelle à la porte de ces messieurs. Personne ne peut entrer dans la pièce où ils se trouvent, personne n'en peut sortir.

Alors la jeune femme : — Il me l'avait bien dit. Seulement je ne le croyais qu'à moitié. Les hommes, vous savez, sont capables de tout !

Et, rassurée, elle s'en alla.

D'accord

Deux hommes se battent comme des chiens dans la rue.

Un passant avise un témoin muet de cette scène et lui demande :

— Pourquoi se battent-ils ?

— Ils se battent parce qu'ils sont d'accord.

— Comment dites-vous ?

— Je dis qu'ils se battent parce qu'ils sont d'accord. Le premier disait à l'autre, qui est son ami : « Ma femme fait rudement bien l'amour ! » Alors l'autre lui a répondu : « D'accord ! » C'est pour ça qu'ils se battent.

Un curieux procès

Nous avons conté qu'à la suite d'une amnistie générale, en Pologne, 20.000 détenus ont été rendus à la liberté.

Un certain nombre d'entre eux ont protesté contre la mesure de grâce rendue en leur faveur.

Ils ne sont pas les seuls à protester.

Le bourreau de Varsovie joint sa voix aux leurs et réclame des dommages-intérêts au gouvernement qui l'a frustré des exécutions qui devaient avoir lieu et pour lesquelles il aurait touché environ trois cents francs par tête — c'est le cas de le dire.

— Je suis la victime de l'amnistie, précise-t-il dans l'action qu'il intente, et il conviendrait que dans l'avenir je sois consulté lorsqu'une telle mesure interviendra.

Gageons que si cela était admis le bourreau ne se prononcerait pas souvent en faveur de la grâce.

Dépopulation

Un de nos confrères fait actuellement dans le Sud-Ouest une enquête sur le dépeuplement des campagnes.

Dans un petit village de l'Aveyron, il va interviewer le curé.

— Ah ! monsieur, lui confie le saint homme, c'est navrant ! Le plus jeune enfant de ce village a douze ans bien sonnés. Depuis douze ans personne n'a plus fait d'enfant.

Il pousse un gros soupir, s'éponge le front, et ajoute d'un air désespéré :

— Pas même une fille-mère !

Fernand !

A la 4^e Chambre du tribunal, où l'on ne statue guère que sur des procès en divorces, un avocat plaide :

« Mon client, s'écrie-t-il, s'est aperçu des véritables sentiments de sa femme, une nuit où ils s'abandonnaient aux délices de l'amour. A l'instant pathétique sa femme cria : « Fernand ! » Fernand, messieurs, est le nom de son premier mari, dont elle est divorcée. »

Et l'avocat de lire la lettre que son client lui avait écrite au sujet de « l'incident » et qui se terminait par ce douloureux aveu : « Cela m'a coupé la chique. »

Le tribunal a ordonné une enquête.

Le sursis

Jusqu'à la dernière minute, personne ne savait en Amérique quelle serait l'issue de la lutte épiquée qui s'est livrée entre le gouverneur de New-Jersey, Harold Hoffmann, et le procureur Wilentz, qui s'opposait de toutes ses forces à un délai d'exécution.

Cette rivalité dissimule d'ailleurs des dessous politiques. Le gouverneur Hoffmann est républicain et le procureur Wilentz démocrate. Chacun calque donc son attitude sur le rôle qu'il jouera au cours des prochaines élections.

Wilentz se montra particulièrement féroce au cours du procès Hauptmann.

— Il est pour l'instant muet comme un carpe, ricanait le terrible procureur en désignant l'inculpé, mais il se dégèlera sur la chaise électrique !

La réconciliation du gouverneur et de son adversaire a surpris le public autant que le sursis qu'ils ont, d'un commun accord, consenti à Hauptmann.

Procédure

La loi de New-Jersey comporte des formalités complexes en cas de sursis d'exécution.

Lorsque le délai est expiré, le juge doit prononcer une nouvelle condamnation à mort, et celle-ci n'entre en vigueur qu'après quatre à six semaines.

Jadis, le code exigeait que ce fût le même juge qui prononcât les deux condamnations. Il arriva ainsi qu'un délai d'exécution ayant été accordé, le juge mourut entre temps. Son successeur n'avait pas le pouvoir de rendre une nouvelle sentence. Le condamné échappa à la chaise électrique.

Actuellement la loi a été modifiée : Hauptmann n'a donc rien à espérer des détours de la procédure. Mais il compte sur les faits nouveaux, apportés par le Dr Condon et autres.

La police et la crise

Naguère, lorsque les crises ministérielles participaient du calme qui régnait dans le pays, elles ne nécessitaient pas un déplacement de forces policières supérieures à 20 ou 30 hommes, dont la moitié était formée d'agents en uniforme et l'autre d'inspecteurs en civil.

Depuis le 6 février 1934, il n'en va plus ainsi.

A la chute du ministère Doumergue, 2.000 agents et inspecteurs ont été mobilisés en divers points de Paris, ainsi que deux cents compagnies de gardes mobiles, ce qui forme un total de 5.000 hommes.

Cinq mille hommes ! Cinq régiments en ordre de marche pour une crise ministérielle ! Rien ne fait mieux sentir le trouble des temps où nous vivons.

FERRAGUS.

ADMINISTRATION - RÉDACTION ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déflective"

FRANCE ET COLONIES..... 1 an 6 mois
ÉTRANGER (TARIF A)..... 65. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF B)..... 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF C)..... 100. » 55. »

I. — LES RANÇONNEURS

EN Pologne, en Tchécoslovaquie, en Bulgarie, dans la brutale et conquérante Hongrie, et en Roumanie, ce magnifique carrefour de l'Orient et de l'Occident, ils sont tsiganes.

En Angleterre, ils sont gypsis ; en Egypte, romis ; en Espagne, gitans ; en Italie, zingaris ; en France, bohémiens. Mais qu'importe le nom du peuple réprouvé !

C'est le Peuple de l'Aventure. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, surgissant des forêts, des plaines brûlées, des rochers noirs, voleurs comme Barabbas, hâlonneux comme Job, plus redoutables que la peste et le feu, ils vont, dans une marche éternelle, infatigables, sans espoir.

Pour nous ce sont les hommes noirs. Vient-ils des Indes, de l'Egypte ? En Provence, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, on dit les *boumians* ; en Avignon : les *caragues*.

Carague, c'est le nom d'un ancien vaisseau de guerre et de mort. Cela signifie que l'on croit les bohémiens capables de semer la terreur même sur la mer.

Partout, ils portent les signes de la malédiction, du mauvais œil. Et pas seulement pour les paysans et les esprits simples. Ils font peur.

Quand une roulotte passe dans la grande rue d'un village, traînée par un cheval maigre, avec des chiens roussis qui trottent entre les roues, ajoutant aux grincements de l'étrange ferblanterie qui brinqueballe entre les essieux ; quand apparaissent ceux qui la suivent, les garçons luisants aux grandes moustaches noires, aux frotteurs crasseux, les filles aux lourdes tresses, aux corsages déchirés sur leurs seins bruns, aux immenses jupes de soie rouges et jaunes, alors les hom-

Le Peuple

de l'Aventure

GRAND REPORTAGE PAR HENRI DANJOU



mes ricanent, les femmes rentrent leurs enfants, ferment leurs maisons et tournent la tête.

C'est Croquemitaine, c'est l'ogre, c'est le diable. Les juifs ont quand même une patrie ; ils peuvent rêver de Jérusalem et des collines de Sion. Les bohémiens n'ont pas cette chance. La route, toujours la route. Pour logis, les fossés quand on ne les en chasse pas. Pour horizon, l'aventure.

L'aventure avec, là, le maire qui les traque, le gendarme qui les poursuit, les hommes qui les menacent de leurs faux, les femmes qui leur jettent des pierres et partout la pancarte qui les salue des mêmes mots ironiques : « *Territoire interdit aux nomades.* »

D'autres, humiliés par tant d'opprobre, iraient se terrer n'importe où, dans des montagnes inhabitées, dans des plaines de marécages et ils fonderaient une ville, devenant race conquérante ou conquise. Ils ne seraient plus bohémiens et même ils auraient le mépris de leur ancienne vie de vagabonds.

Ils se moquent bien de nos injures. Ce sont eux, au contraire, qui méprisent notre vie. Nous sommes des monstres en état d'esclavage.

On pourrait continuer à leur mettre un masque de fer et un carcan, et des crocs de fer autour du cou pour les empêcher de dormir, leur donner, à tout propos, la bastonnade sur la plante des pieds et les vendre par cinq familles comme on le faisait autrefois en Transylvanie. Cela ne les empêcherait pas de revenir à leur roulotte et à leur vieille haridelle.

C'est qu'ils sont libres, n'ayant rien que ce qui peut s'emporter, des hardes que l'on renouvelle en passant à côté d'un épouvantail, et, dans sa poche, des billets qui valent toutes les terres du monde, puisqu'ils représentent de l'or.

L'or, le grand dieu tzigane, le vrai, le seul Dieu, celui qui s'accorde avec leur foi primitive, qui remplace l'honneur, qui vaut mieux que leur vie !...

Ce n'est pas Isaac Laquedem, le Juif Errant, que le Christ a maudit du haut de sa croix. L'histoire a menti.

Etait-il tzigane, gypsie, romi, zingari ou gitan, le rejeté, l'ancêtre de ceux qui partout promènent leur isolement et leur mépris magnifique, leur apreté et leur convoitise ? C'est en tout cas un bohémien que le Christ a maudit.

Une vieille sorcière m'a dit comment ils sont entrés dans la légende du monde. Le Christ était déjà écartelé sur sa croix, abandonné de tous, n'ayant pour compagnon qu'un voleur crucifié comme lui, lorsqu'un bohémien passa.

— A boire, cria le Christ. Il avait la voix amère du fiel dont l'avait barbouillé un soldat.

Le vagabond n'était que le premier d'une tribu nombreuse.

— Ho ! Hé ! un crucifié, cria-t-il.

Les bohémiens virent le sang qui coulait du corps flagellé ; ils virent le front transpercé par les épines, la poitrine déchirée par les coups de lance. Mais ce ne fut pas cela qu'ils regardèrent.

Il y avait encore un lambeau de robe sur le corps du Christ et le sang avait séché sur la couronne douloureuse et ridicule.

Les chiffons, cela se vend ; les épines alimentent un feu. Une femme tira la robe, un jeune romi se piqua la main sur les épines et les fit tomber.

La robe et les épines achevèrent le chargement d'un vieux sac. Et la caravane continua sa route.

— A boire, gémissait le Christ.

Le chariot des bohémiens dévalait déjà le

Dans les Carpathes bleues la carte du baron Kwiek nous fut plus utile que de l'argent.

Golgotha. C'est alors que tomba sur eux la terrible malédiction divine.

— Je vous maudis, condamnait le Christ à l'agonie. Je vous maudis, vous, vos enfants et vos femmes. La soif séchera votre gorge, la faim fera crier vos entrailles. Vous êtes condamnés au meurtre, au mensonge et aux rapines, condamnés à marcher toujours.

Voilà la légende inconnue, mais la réalité dépasse la légende.

Ils vont, mystérieux et redoutés, les bohémien, comme s'ils s'enorgueillissaient de la malédiction qui les a faits errants.

Ecoutez les enfants et les femmes sur les routes :

— Donne-moi quelque chose, je n'ai rien. Les enfants sont moins hauts qu'une botte. On dirait qu'ils ont appris au berceau la litanie de leur race.

Sont-ils donc à ce point dépourvus ? Tout ce dont personne ne veut plus paraît de droit leur appartenir. Il n'est pas rare dans les villages de les voir déterrer des charognes. Ainsi est née la terrible accusation qui veut que les bohémiens, détrousseurs de morts, soient aussi des mangeurs de cadavres.

Un tas d'ordures fait leur bonheur. Une plaine désolée, une montagne hostile, deviennent leur palais vert.

Riches ou pauvres, nomades ou assimilés, un étrange langage, composé des vieilles langues sanscrites, les lie entre eux. Quel que soit leur pays d'origine, d'où qu'ils viennent, les mêmes mots leur parlent à l'âme. Pour un zingari ou un tzigane, pour un gitan ou un gypsi, *gadzo* voudra toujours dire le père ; *stariben*, la prison ; *graol*, le cheval ; *verdine*, la roulotte ; *tchouri*, le couteau ; *prestanig*, la police ; *aral*, du sang ; *ligav* et *tourav*, piller et voler ; *marav*, tuer.

Ils se marient. Partout, l'amant achète sa fiancée et l'emporte. Partout, les vieilles bohémiennes font couler du ventre de la pucelle le sang de la virginité. Partout, les amants, unis par le bouli-bacha (le patriarche) de la tribu, mêlent le sang de leurs bras et se recueillent devant une cruche brisée, symbole de leur amour et de leur descendance.

Qui donc jure sur les enfants et sur les morts, allant, pour donner plus d'éclat à leurs serments, jusqu'à déterrer des cadavres ? En tous lieux aussi, quand un bohémien meurt, de grands feux sont allumés, des musiques jouent, les femmes pleurent, se meurtrissent le visage et adressent au ciel des invocations vengeresses ; les hommes chantent, dansent, se saoulent et perdent pendant trois jours le sens de la vie et de la mort.

Les frères et les sœurs s'accouplent. Souvent le jeune gitan apprend les secrets de l'amour dans le lit de sa mère. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le peuple réprouvé, le vieux peuple des croquemitaïnes et des pilards de grands chemins, fasse encore peur ?

Leurs drames nous offensent comme une gifle à la civilisation. Les chrétiens tuent aussi, mais on s'étonne qu'Albert Clarisse et Lisa Karl, deux errants, après avoir assassiné pour la voler la veuve Foucault, en 1932, la décapitent.

Qui donc aime comme eux ? A Marseille, en 1932, Francesca Rodriguez, ayant à se venger d'une Italienne qui lui a pris le cœur de Blaz, son gitan, lui lacère le visage à coups de rasoir, la défigure, puis se laisse conduire en prison en manifestant toutes les marques d'une grande joie, en chantant, en dansant, heureuse, libérée. C'était une gamine de seize ans, Francesca Rodriguez.

Ils ont vingt noms ; ils se réclament de trois ou quatre nationalités ; ils déroutent si facilement les gendarmes et les policiers qui les interrogent, que, même expulsés, ils reparaissent toujours. On ne comprend rien à leurs rivalités, à leurs disputes, à leurs haines.

En Avignon, sous le porche de l'ancien monastère des Chartreux, on trouva l'an passé, assassiné à côté de sa roulotte, le bohémien Marius Wyss, qui avait commis un grand crime contre la loi caraque ; il n'avait pas sollicité l'avis des ancêtres de la tribu, ni acheté sa femme en payant la dime légale. On n'a pas retrouvé l'assassin de Marius Wyss ; sa femme est rentrée dans la tribu de ses pères ; ainsi l'honneur de la race est vengé.

A Lyon, l'autre année aussi, près du Pont-Blanc à Pierre-Bénite, le conseil des anciens de la tribu des Guerdner décide qu'il convient de châtier François Inderschitt, roumi d'une tribu ennemie, qui leur a fait une offense. Un télégramme en langue bohémienne convoque le coupable devant ses juges. Deux femmes de la tribu et Guerdner, un vieil homme, le ligotent. Une jeune fille, Philomène, tend à François Guerdner, son frère, promu bourreau, le rasoir du châtiement. On lui entaille le nez et les oreilles, puis on le reconduit dans sa tribu. Qui donc vengera l'honneur du bohémien mutilé ? Les anciens de la tribu Inderschitt désignent, pour cet office, Jacob, le jeune frère du blessé. C'est un jeune homme blond à qui les bohémiens font, depuis de longues années, le reproche de ne pas être de leur race, de ne pas avoir le visage coloré comme eux. Il hésite devant l'idée d'un meurtre. Il refuse. Sa tribu se révolte devant sa lâcheté. On le retrouva mort, là où la roulotte des Inderschitt avait campé. Son crâne saignait de blessures atroces ; on lui avait, d'un coup de rasoir, taillé le cuir chevelu, lui coupant en même ses cheveux, insigne de la force bohémienne et du courage de la race.

L'affaire Demestre, en 1933, montra à quelle fureur grandiose les haines bohémiennes atteignent parfois. Le clan des Demestre se battit pendant trois jours, à Noyon, sauvagement, jusqu'à la mort, contre le clan des Carlos.

Sur un point seulement, tous les bohé-



M. Dragu, ministre roumain, qui s'est attaché à étudier les mœurs des nomades.



Anghel Gligore sait imposer le respect et l'obéissance aux hommes de sa tribu.



Le Peuple de l'



miens tombent d'accord : c'est le vol des enfants.

— C'est la loi de revanche bohémienne, disent-ils. Vos enfants mendieront pour nous.

— Regarde les bohémiens infirmes, ceux qui font les meilleurs mendiants, me disait un jour Marius Larique. Ils n'ont pas la peau colorée, les cheveux noirs et luisants comme les tsiganes.

Enfants achetés, enfants volés. Je me suis surpris à frémir.

Nous bavardions à Esternay, un petit village de la Marne. Un cirque bohémien s'était installé sur la place. Nous assistions à la représentation. Les hommes et les femmes faisaient des tours; des enfants luttuaient avec des boucs, se désarticulant, faisant de périlleux exercices de barre et de trapèze.

Nous regardions l'étrange tribu oubliant que, un moment plus tôt, sa présence inquiétait le village. Les paysans serraient leurs poules, assujettissaient les volets à leurs fenêtres; les mères ne lâchaient plus leurs enfants sur la route et elles serraient plus fort entre leurs bras leurs tout petits.

C'était vers le moment du crime énigmatique de la Belle-Epine. On recherchait encore l'identité de l'enfant torturé, de l'enfant mort. Déjà, on avait arrêté la bohémienne Liévy et le bohémien Consentien. La police se perdait dans la descendance des Liévy, des Consentien et des Lévy, ceux qui, croyait-on, connaissaient le secret d'un assassinat révoltant. A la lumière d'une enquête difficile, nous avions chaque jour un peu plus l'impression d'entrer dans le mystère des nomades.

Ces parents bizarres ne se reprochaient pas d'abandonner leurs enfants sur la route, au gré des haltes. Ils ne se reprochaient pas de les faire coucher entre les essieux de leur roulotte, l'hiver, avec les chiens; de leur faire, et toujours en même temps que les chiens, trainer leur carriole; de les battre quand ils n'apportaient pas assez d'argent ou qu'ils avaient faim. Et l'un de ces enfants accusait Consentien, l'ami de sa mère, d'avoir assassiné son petit frère, le petit Serge dont on recherche le corps.

On les interroge : ils se taisent, maugréait Larique. Quelle est donc le secret de cette race maudite ?

— Peut-être, ce secret, faudrait-il aller le chercher à son berceau, dans les lointaines Carpathes bleues, dis-je, là où, se sachant souverains, les nomades se croient le droit de ne plus nous craindre.

— Veux-tu partir ?
Et c'est ainsi que l'autre jour, dans le vent triste d'un soir d'hiver, Jean-Gabriel Sérurier, chef de nos services photographiques, et moi-même, nous montâmes dans l'avion d'Air-France qui, de Paris, va jusqu'à Bucarest.

Beau voyage. Deux jours après, nous étions au pied des Carpathes.

☺ ☺ ☺

Nous voulions aller le plus loin possible, là où les errants sont acclimatés depuis des siècles et où il semble qu'ils n'aient plus à redouter les persécutions, l'emprisonnement et l'exil.

Parmi les deux millions de roms qui vivent dans le monde, il nous fallait visiter près d'un million d'hommes : deux cent cinquante mille en Roumanie, cent cinquante mille en Hongrie, cent mille en Yougo-

slavie et en Tchécoslovaquie, sans compter cinquante mille tsiganes bulgares, quinze mille tsiganes polonais, soixante-dix mille tsiganes tures et quarante mille gitans d'Espagne.

Il nous fallait chercher dans cette masse éparpillée et fugitive les trente mille nomades sacrés, ceux qui sont dépositaires des trésors et des secrets de la race : les bacha et les bouli-bacha errants, les tsiganes à longs cheveux et à grande barbe qui ne se voient pas dans les villes. Ils ne se mêlent aux hommes que pour les rançonner, leur vendre des secrets magiques et des philtres amoureux.

Pour trouver ces rudes aventuriers des montagnes, il fallait aller dans la haute Transylvanie roumaine et le haut Tatra de Hongrie. De beaux et de dramatiques pays, surtout la Transylvanie roumaine.

C'était une véritable expédition que nous entreprenions. Nous avions de l'argent. Nous avions surtout, bien beaucoup plus précieux, un mince carton surmonté d'une couronne dorée, la carte du baron Matejusz Kwiek, le roi des tsiganes de Pologne.

On venait justement d'arrêter Kwiek et de confisquer son trésor : des billets, de l'or et des bijoux, le fruit des rapines de ses noirs sujets, plusieurs millions de francs que les tsiganes polonais réclamaient, ce qui, on s'en souvient, les journaux l'ont dit, obligea le gouvernement du colonel Beck à les mitrailler.

Mais il nous importait peu que nous eussions la recommandation d'un voleur, puisque le voleur était roi chez les pillards. Et puis, dans une expédition, on se préoccupe peu des conventions de l'honneur et de la bienséance.

« Je salue les tsiganes roumains et hongrois et je leur recommande les voyageurs qui leur montreront ce sauf-conduit parafé de mon sceau », avait écrit le roi Kwiek.

A partir de Prague, où l'avion d'Air-France que conduisait le bon pilote Saillaret, nous déposâmes après nous avoir fait traverser l'Allemagne, le voyage s'organisa rapidement. Les savants qui, depuis de longues années, se penchent sur le mystère des nomades sans avoir réussi à le percer, nous apportèrent l'appui de leurs relations et de leur science pour faciliter la préparation de nos itinéraires, François Meloun à Prague; Paul Mocsangi et Bartock, le grand historien des tsiganes, à Budapest; M. Dragu, grand ministre roumain, Al. Badauta, Brunea Fox et le professeur Brauner, en Roumanie, organisèrent nos relais.

Nous sommes partis à cinq un matin de janvier, de Bucarest : Sérurier, Badauta, Brauner, Danilo, un solide chauffeur transylvain, et moi-même.

Badauta est le Roumain qui connaît le mieux les routes des Carpathes; grand poète de la plaine et de la montagne, il a une réputation mondiale. Brauner est chargé depuis dix ans par S. M. le roi Carol de Roumanie de recueillir la musique et l'histoire des errants; il parle le romi comme sa langue maternelle.

— Il faudrait retrouver sur les routes transylvaines Anghel Gligore (Anghel Grégoire), m'avait dit Badauta. Gligore est un tsigane hongrois redoutable. Il va et vient avec ses chariots, de la Transylvanie au Tatra, rejoignant son nid de roches noires quand il est satisfait de son butin. C'est un ami de Kwiek et nul mieux que lui-même ne sait inspirer le respect et l'obéissance

aux hommes de sa race et forcer les sorcières à ouvrir leur cœur.

Pour chercher Gligore, nous avions parcouru, des rives du Danube aux confins des Carpathes, le plus beau pays du monde.

Des châteaux, des monastères fastueux, des villages, qui nous font honte tant ils sont nets et respirent la santé et la joie de vivre, la plaine grasse promise aux riches moissons, la montagne aux sommets bleus, aux névés éblouissants, nous avons parcouru tout cela. Et partout, de la plaine à la montagne, le peuple errant...

Il y avait une tribu sous les murs de Bucarest, dans le grand champ où la capitale roumaine rejette ses ordures.

Cinquante hommes, couleur de la terre, se montrèrent, puis autant de femmes tordues, ridées, dans le cercle de leur progéniture déguenillée. De vieilles sorcières se détachaient de ce groupe hallucinant; elles portaient l'insigne de leur pouvoir magique, une conque attachée à leur ceinture par une chaîne d'argent.

— Donne-moi quelque chose, je n'ai rien, criaient les femmes et les enfants, répétant ainsi sur la terre carpathique la litanie des bohémiens de France.

Déjà, je connaissais la grande loi des rencontres tsiganes.

— C'est au bouli-bacha que je veux parler, criai-je. Et toi, repris-je, m'adressant au grand diable cuivré qui vint vers moi, bouli-bacha, fais-les taire. Je suis un ami de Kwiek et je cherche Gligore.

Le bouli-bacha du champ des charognes cingla les dos, les têtes et les bras tendus

d'un fouet impératif et m'indiqua le nord. Il est par là, ami de Kwiek.

Nous poursuivîmes. La deuxième tribu tsigane que nous rencontrâmes était sur la route de Pitesti, à 40 kilomètres de Bucarest. C'était une tribu de montreurs d'ours. Ils avaient pour chef Nicolai Gheorghe Bendasche. Ils arrivaient des bords du Danube, d'un pays où des millions de paysans roumains vont en pèlerinage depuis qu'un jeune berger a cru voir apparaître Dieu dans son champ.

Nicolai continua à nous montrer le nord. Nous couchâmes à Curte-de-Arges; le lendemain, nous traversâmes l'Olthénie par Romico-Valcea, atteignant l'ancienne frontière de Tourne-Roche, puis Sibiu, l'ancien Kronstadt hongrois. Partout, des camps s'élevaient sur les plateaux, dans les combes, au bord des rivières. Ils nous disaient leurs noms; ils saluaient en nous les représentants de Kwiek.

— Reviendrez-vous ?

— Nous allons chercher Gligore.

Bon tsigane ne peut que mentir et voler. Gligore était l'homme qui, nous le savions, mettrait un frein à leurs mensonges et les ferait obéir.

— Soyez sur la route sur la fin de la lune, leur disions-nous, Gligore sera avec nous quand nous reviendrons pour vous voir.

Au delà de Sibiu, nous entrâmes dans le grand pays des nomades, Fogaras, Seghisoara, Miklosvar, Targu, Secuilor, faisant un voyage qui nous prit trois longues journées, arrivant enfin à Brasov, par des cols majestueux. Le peuple errant se révélait maintenant dans sa forme séculaire. Leurs tentes groupées en cercle, comme les bivouacs d'une armée en marche, prenaient sous les Carpathes bleues une apparence fantastique. Ils paraissaient sortir d'une histoire abolie, tant ils étaient hirsutes, souillés et terribles, avec leurs grands poignards, leurs chevaux et leurs sorcières accroupies sur la terre nue autour de grands feux.

Déjà, la liaison se faisait. La nouvelle que Gligore et l'envoyé de leur roi allaient venir les visiter atténuait les effets de leur sauvagerie primitive. Parfois même, ils nous criaient : « Bonne chance », comme s'ils nous pardonnaient notre race et la couleur de notre peau.

Mais Gligore ne paraissait toujours pas sur les routes que nous battions en tout sens. Nous commençâmes à désespérer, lorsqu'un matin du septième jour de notre voyage notre attention fut attirée par un nuage de poussière.

C'était tout à côté du château de Bran, la citadelle fortifiée des anciens magnats de Hongrie, aujourd'hui résidence de la reine des reines du monde, la gracieuse Marie de Roumanie. Un sombre défilé des Carpathes barre la plaine.

Dans l'immensité des champs nus endormis par l'hiver, on voyait arriver trois rapides voitures.

Convoi frénétique. Les voitures cerclées de roseaux, chariots de rois fainéants comme on en a conservé en Hongrie, en Roumanie et en Russie pour l'hiver, allaient chacune emportée au galop de deux chevaux.

Malheur à ceux qui se seraient trouvés sur leur passage. Elles les auraient écrasés, tant elles roulaient rapidement sous l'effort des montures que leurs conducteurs fouettaient comme s'ils fuyaient un danger.

A l'avant de ces voitures, on voyait des visages taillés à la hache, semblait-il, noirs sous leur barbe plus noire encore, visages de géants des cavernes ou d'hommes des bois.

— Attention ! cria Brauner. Voilà la caravane des Hommes Terribles. Voilà Gligore.

Nous stoppâmes. Sérurier dévala le plateau qui nous séparait des bohémiens. Agrouillé devant son appareil, il « fusillait » la romantique caravane.

Les voitures s'arrêtèrent brusquement.

Aventure



— Ce seigneur français veut voir tes papiers, répéta Brauner.

— Les voilà, dit Gligore, méprisant. En même temps qu'il me tendait des feuillets jaunis, passés de teinte, où je lisais le nom de Gligore Anghel, tzigane hongrois, le cercle des roms autour de nous se resserra.

Jamais je n'ai vu d'hommes pareillement décidés à suivre jusqu'à la mort les ordres de leur chef, Gligore était d'ailleurs le plus fort, le plus autoritaire des chefs que j'eusse vus. Il en imposait, avec ses fortes épaules, sa poitrine large, son visage rude. Avec ses yeux d'acier, sa barbe et ses cheveux embroussaillés, il symbolisait bien l'autorité primitive des bandits de grand chemin tels qu'on peut les concevoir pour effrayer les enfants.

— Tu seras payé, Gligore, dis-je, mais laissez-nous photographier tes hommes et tes voitures.

Je réservai pour la fin la carte de Kwiek. Les tziganes de Gligore épiaient nos mouvements, mais ils nous laissaient approcher des voitures. Des femmes étaient là, accroupies avec leurs enfants sur une masse de chiffons. Les sorcières sortaient leurs conques magiques et leurs cartes. Fidèles à la tradition tzigane, elles prenaient nos mains et y lisaient le passé, le présent, l'avenir.

La scène était d'autant plus pittoresque que notre voiture, cachée par un mamelon, était invisible pour la caravane. Ainsi, ils ne se doutaient pas que nous avions une automobile à notre disposition et deux compagnons solides qui, en cas de danger, accourraient à notre secours. Ils nous prenaient pour des habitants de la ville de Bran ou pour des touristes comme il y en a beaucoup en Transylvanie, qui parcourent le pays à pied.

Bons garçons, maintenant qu'ils étaient assurés de pouvoir nous prendre, fût-ce par la force, nos portefeuilles, ils se laissaient aller aux confidences.

— Nous avons parcouru deux cent cinquante kilomètres depuis notre dernier campement, disait Gligore. Nous étions dans le Bannat, (la montagne la plus mystérieuse des Carpathes, un refuge de bergers isolés et de paysans).

— Avez-vous fait bonne récolte ? ironisait Brauner.

— Bonne. Nous allons maintenant prendre nos quartiers d'hiver dans le Tatra hongrois.

Sérusier allait et venait le long des voitures, filmant ces scènes, épuisant son stock de plaques. Il me prévint quand il eut terminé; je prévis Brauner et je donnai le signal de la retraite.

— L'argent, cria Gligore.

— Dis-lui que l'argent est là-haut dans notre voiture et que nous allons le lui donner, fis-je traduire par Brauner.

Gligore annonça la nouvelle à ses hommes, puis il leur ordonna de surveiller notre marche, en vrai style de rançonneur. Dociles, les tziganes hongrois nous précédèrent, puis s'espacèrent, afin que de tous les côtés ils pussent nous empêcher de fuir, à droite, à gauche, en avant, en arrière.

— Détache-toi, soufflai-je à Sérusier. Et préviens Badauta du danger.

Sérusier, jeune, rapide, insouciant, prit ses jambes à son cou dès qu'il aperçut la voiture. Badauta restait très calme à côté du chauffeur, paraissant lire son journal.

— L'argent, reprit Gligore, quand nous eûmes chacun repris notre place sur nos sièges.

Un de ses hommes s'immobilisait devant le capot de la voiture. Quatre autres se

figeaient aux portières. Quatre autres encore se préparaient, sur un signe de Gligore, à maîtriser le chauffeur.

Leur visage dur changea brusquement de caractère quand ils virent que Badauta et le chauffeur avaient chacun dans leur main droite un revolver, une arme bien luisante qu'ils faisaient miroiter au soleil. Nous avions eu aussi le temps de prendre nos armes sous nos coussins et nous étions prêts à l'assaut.

— Tu nous as promis de l'argent, dit Gligore d'une voix plus douce.

Maintenant, je pouvais descendre de la voiture.

— L'argent, tu l'auras, et plus encore, dis-je à Gligore. Tu l'auras comme ami, mais non comme rançonneur.

On s'expliquera facilement ce qui se passa par la suite. Je montrai à Gligore la carte de Kwiek. Je lui expliquai le but de mon voyage et mon désir d'aller avec lui chez le peuple errant des montagnes. Aventure pour aventure; il me semblait que la nôtre valait la sienne et qu'il nous était possible

de nous comprendre. Il voulait de l'argent; il en aurait; seulement, il le lui fallait gagner.

Gligore consulta ses hommes. Il fit un prix. Nous discutâmes.

J'assurerais pendant le temps qu'il faudrait la subsistance de la tribu et il y aurait, au terme du voyage, une somme d'argent pour Gligore, somme dont je lui versais la moitié tout de suite. Nos armes nous défendaient contre toute trahison et, échange de bons procédés, nous lui donnions la garantie de notre signature pour l'accord.

Je signai ma promesse. Les trois voitures partirent devant nous dans la direction de Fogaras. Notre vrai voyage au pays des errants commençait.

(A suivre.)

Henri DANJOU.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » J.-G. SERUZIER.)

(Copyright by Henri Danjou et Détective. — Tous droits de reproduction même partielle interdite.)

La semaine prochaine :
LES VOLEURS D'ENFANTS



GANGSTERS DE PARIS



Robert Bardet et André Rostain, les agresseurs de M. Auvergnat.

A Paris, cet immense et prodigieux Paris, creuset de tous les sentiments, de tous les appétits, l'esprit du mal n'a hélas ! que trop de manières différentes de se manifester, trop d'occasions de s'exercer, trop de facilités à se répandre ; aussi bien, de tout temps, les Parisiens ont été menacés par les offensives de l'armée du crime. Toutefois, nulle période n'a été plus féconde en péripéties rocambolesques que celle des deux derniers mois de l'an passé, marquée par vingt exploits retentissants de la part des diverses phalanges de la pègre ; et, devant cette recrudescence de forfaits, plutôt devant cette contagion criminelle — dont nous avons, sous le titre de GANGSTERS DE PARIS, relaté les phases dramatiques, — l'émoi de l'opinion publique tournait à la terreur latente.

— Si le mal n'est pas hâtivement et rigoureusement réprimé, disait-on de toutes parts, ce ne sera bientôt plus par séries mensuelles que Paris se verra le théâtre d'attentats sensationnels : ce sera par séries quotidiennes...

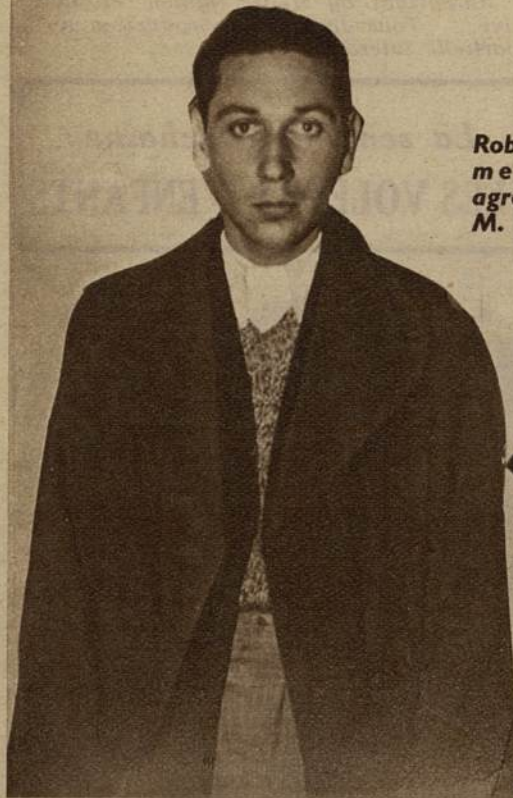
L'angoissante prophétie s'est trouvée réalisée jeudi dernier, 16 janvier, jour où l'alerte fut donnée, quatre fois en moins de douze heures, contre diverses équipes de dangereux vauriens !

Des quatre forfaits accomplis dans la journée si mouvementée de jeudi dernier, le plus sensationnel, le plus inattendu, le plus péniblement angoissant est celui qui eut pour théâtre la petite succursale du Crédit Industriel et Commercial, située 123 boulevard Saint-Germain. Cet attentat commis en plein midi, en plein Paris, avec autant de méthode astucieuse que de cynisme mépris du risque, est une de ces nouveautés criminelles qui, jusqu'ici, ne déshonoraient et n'épouvantaient que l'Amérique et qui, pratiquée sur notre sol, dans notre capitale, provoque la stupeur autant que la poignante appréhension d'une contagion maudite...

La succursale B-F du Crédit Industriel et



Robert Lecarme, un des agresseurs de M. Tournaud.



Les gangsters novices de la rue Blomet s'étaient armés d'engins impressionnants.



Commercial occupe, à l'angle d'un immeuble, une petite salle de rez-de-chaussée où, derrière une grille de cuivre, travaillent, en compagnie du sous-directeur, deux employés et la caissière. La banque ne ferme qu'à midi 15, mais la clientèle n'a pas accoutumé d'effectuer ses opérations financières au moment du déjeuner. Toutefois, à cette heure-là, le lieu n'est pas isolé. Derrière les vitres en partie dépolies, la foule va, vient, sur le boulevard, passe devant la porte ; et deux agents sont d'ailleurs de faction à quelques mètres de celle-ci. Qui s'attendrait donc à trouver ici, à pareille heure, en pareil voisinage, le danger de l'agression ?

Pourtant, à midi 5, se présente un élégant jeune homme, grand, beau garçon, vêtu d'un pardessus bleu marine, coiffé d'un chapeau gris foncé. Ses manières, sa façon de s'exprimer témoignent d'une excellente éducation. Par contre, le compagnon qui le suit — jeune également — accoutré plutôt qu'habillé d'un pardessus verdâtre, d'un cache-col

— Les clefs ? lui demande-t-il.

Mme Houget, entrée du matin même dans ses attributions — début mémorable ! — feint de ne pas être encore au courant de l'endroit où se tiennent les clefs du tiroir-caisse. Elle espère qu'en tergiversant elle permettra à la chance de se manifester sous la forme de quelques témoins se présentant à l'improviste. Mais les bandits n'ont pas la menace trop vivement pour l'engager à plus de docilité. En ouvrant machinalement un tiroir, l'un d'eux a découvert le troussseau de clefs ; et, dès lors, il ne lui suffit que d'un tour de main pour s'approprier les liasses de billets de banque et la monnaie contenues dans le tiroir-caisse, représentant une somme de 263.000 francs.

Avant de s'en aller, aussi paisiblement que d'honnêtes clients, les cinq complices effectuèrent sur le comptoir même un partage hâtif de leur fructueux butin. Ils voulaient ne pas trop attirer l'attention sur leurs poches volumineuses. Ou peut-être, plus

écossais rouge et vert, d'un chapeau gris, est de mine et d'allure beaucoup moins avenantes.

— Monsieur, effectuez-vous les opérations de change ? demande en souriant le jeune gentleman.

L'employé s'enquiert des devises que son interlocuteur lui propose ; mais celui-ci ne se soucie pas de pousser plus loin la conversation. Il a eu le temps de s'apercevoir que le personnel, très peu nombreux, attentif à divers travaux, serait stupéfait, désemparé par une agression soudaine. Il se retourne vers son compagnon et lui donne l'ordre d'attaque :

— Vas-y, Maurice.

Aussitôt, celui-ci ouvre l'une des portes du « tambour » d'entrée et trois autres jeunes gens s'engouffrent dans la petite salle, braquant leurs revolvers sur les employés, accompagnant leur geste de l'injonction :

— Haut les mains !

A cette vue, à ces mots, M. de Montrichard, le sous-directeur, athlète pâle de terreur, s'est empressé d'obéir ; ainsi que M. Boucher ; cependant que M. Cariou se cache sous une table, et que Mme Houget feint, pour gagner du temps, de ne pas pouvoir sortir de la « caisse » où elle se trouve enfermée comme dans une cage.

Tandis que trois des assaillants tiennent en respect le personnel, le chef de bande et son « second » passent derrière les guichets, sortant de leurs poches la ficelle de tapisserie avec laquelle ils vont lier derrière le dos les mains de leurs victimes.

Comme M. Cariou, sorti de sa cachette, se prête mal à l'opération, le compagnon du chef d'équipe décoche au récalcitrant un coup de poing dans l'estomac.

— Allons, reproche le gentleman gangster, pas de manières brutales avec les braves gens...

Sur ces mots, une cinquième victime vient d'elle-même, bien loin de soupçonner ce qui l'attendait, prendre rang parmi le personnel ligoté et groupé au centre de la succursale. C'est le garçon de bureau, M. Perrault, qui n'a rien entendu, et qui remonte de la cave...

Puis, après avoir lié l'un à l'autre par les chevilles les cinq employés de la banque, le chef avise la caissière :

vraisemblablement, prenaient-ils ainsi la précaution de mettre à l'abri une part de leur vol en cas d'arrestation d'une partie de la bande. L'opération n'alla d'ailleurs pas sans difficulté, les malfaiteurs manquant de dextérité dans la manipulation des billets.

M. de Montrichard, ravi maintenant d'avoir eu plus de peur que de mal, leur fit ironiquement remarquer qu'ils n'étaient pas très habiles.

— Que voulez-vous ! répondit, toujours courtis et maître de soi, le chef de bande nous ne sommes pas des employés de banque...

Là-dessus chacun remit en poche son revolver, salua et s'en alla ; le principal auteur de l'agression gouaillant en guise d'adieu :

— Ça nous suffit !

Il était alors midi 20 quand la porte se referma sur la néfaste équipe. Elle avait, en un bref quart d'heure, réalisé son coup de maître.

Dégagés de leurs liens, les victimes de ces audacieux gangsters ne tardèrent pas à alerter la police. Le gardien de la paix Amiel n'était d'ailleurs pas bien loin : tout le temps qu'avait duré la scène rocambolesque, les employés ligotés et terrorisés n'avaient cessé de voir son képi aller et venir au-dessus du dépoli de la vitrine...

Mais ni ce factionnaire, pourtant si bien placé, ni les voisins, ni les témoins ne surent dire dans quelle direction ni comment s'étaient enfuis les téméraires agresseurs. Pour seule indication, on n'eut que de très vagues témoignages d'une passante :

— J'ai vu cinq hommes sortir de la banque et s'embarquer dans une voiture verte ayant la forme d'un taxi Peugeot.

L'inspecteur principal Moreux, le brigadier-chef Hauret et l'inspecteur Boilet, trois policiers avisés et zélés, allaient avoir à mener une enquête bien difficile. Leur premier soin fut de présenter aux victimes de l'agression une série de photos anthropométriques représentant des malfaiteurs connus de la police pour être très capables d'avoir accompli l'audacieux forfait.

— Le chef de bande, je crois bien que c'était celui-là, dit M. de Montrichard, en mettant le doigt sur l'un des portraits.

Les policiers échangèrent un regard d'in

PARIS

elligence, cependant que l'un d'eux soulignait d'un coup d'ongle le nom du malfaiteur désigné : Botchaco !

A son tour, Mme Houget, la caissière, affirmait : — C'est lui ! J'en suis absolument certaine.

Nos lecteurs connaissent le trop fameux Botchaco, dont nous leur avons longuement confié les pittoresques et dangereuses aventures dans notre numéro du 14 novembre. Toutefois, est-ce bien ce caïd de la contrebande du tabac et de l'alcool, ce coureur cycliste devenu gangster pour les beaux yeux de l'aventurière Germaine Barbier, qui, enseigné par un employé congédié de la banque — car il fallait des « tuyaux » pour commettre à coup sûr un attentat si intré-pide —, choisissant le lendemain du « ter-

Mme Houget, caissière; M. Perault, garçon de bureau du C.I.C.

La succursale B.F. du Crédit Industriel et Commercial.

ne » pour s'approprier un butin plus considérable, effectua contre la succursale du C. I. C. ce raid sensationnel ?

Au moment où nous écrivons, les enquêteurs s'acharnent à dépister les cinq bandits dont le forfait a semé l'émoi dans tout Paris. aurons-nous bientôt si ces difficiles investigations ont obtenu un heureux résultat ? Qu'il en soit ainsi pour la satisfaction des policiers; et surtout pour celle des honnêtes gens atterrés de voir ce pays devenir, comme l'Amérique, une trop fertile pépinière de gangsters !...

===

M. Tournaud, architecte et gérant d'immeubles, trouvait en arrivant à son bureau — rue Blomet — que la pièce n'était pas haud.

— Je descends chercher du bois, dit-il à son jeune commis : pendant ce temps-là, répare le poêle.

Quelques instants après, en rouvrant sa porte, l'architecte se trouva dans la pénombre de l'antichambre, en présence d'une silhouette d'homme, brusquement surgie de derrière une tenture. Et, avant que l'arri-

Mme Chavet fut attaquée comme elle arrivait sur la passerelle des Sabotiers.

insinuant l'agression, une auto suspecte avait attiré l'attention des gens du quartier.

ant eût le temps d'interroger l'inconnu, celui-ci brandissait une lourde massue dont l'architecte n'évita que de justesse le choc qui devait l'assommer.

— A moi, Jean ! cria le patron au jeune commis.

En même temps, il gagnait d'une enjamée son bureau où, d'un geste merveilleusement prompt, il saisissait dans un tiroir un gros revolver, d'ailleurs vide...

L'agresseur avait suivi sa victime, et trois autres chenapans étaient maintenant derrière celui-là, parmi lesquels le commis !

— Pas un geste ! leur intima le courageux architecte. Sinon, je tire...

Les malandrins, saisis par la contre-atta-



que, se trouvèrent désemparés. L'un d'eux, pourtant, retrouva presque aussitôt sa présence d'esprit et ne balança pas pour déguerpir. Mais M. Tournaud ne laissa pas le temps aux trois autres d'en faire autant. Par ses cris, il alerta les voisins, qui ne tardaient pas à donner l'alarme à Police-Secours.

Au poste, les gangsters novices s'engagèrent sans hésitation dans la voie des aveux. — Nous avions, dit l'ainé, Robert Lecarme — vingt et un ans — l'intention d'assommer le gérant d'immeubles pour lui voler l'argent du terme.

— Et c'est moi, pleurnicha le commis, qui avais médité le complot !

Le quatrième complice fut arrêté une heure plus tard, à l'adresse indiquée par les prisonniers. Il confirma les déclarations recueillies par la police.

Voilà sans doute quatre « gangsters » — dont deux d'entre eux n'ont que quinze et dix-sept ans — qui ne se soucieront pas de persévérer dans leur décevante carrière ! Leur début « malheureux » aura été un bien pour eux-mêmes autant que pour la société !

===

Ceux qui sont poussés par la faim sont incontestablement plus dangereux. Ventre affamé n'a point de scrupules ! Témoin l'épisode dramatique qui s'est déroulé ce même 16 janvier, à Levallois-Perret.

M. Auvergnat, gérant de la succursale d'une grande firme d'alimentation, achevait de dîner dans son arrière-boutique, en compagnie de sa femme et de ses enfants. Le magasin n'était pas encore fermé. Tout à coup, l'épicier perçut des pas derrière la cloison. Il se disposa aussitôt à aller servir les tardifs clients...

— Haut les mains ! soufflèrent les deux hommes mal vêtus que M. Auvergnat trouvait devant son comptoir.

Sous la menace des revolvers, l'épicier laissa emporter le tiroir-caisse, contenant 800 francs, et il faillit même recevoir « pour solde de tout compte » une balle qu'un des malfaiteurs tira dans sa direction dans le but de l'empêcher de la poursuivre. Mais Mme Auvergnat avait entendu la scène dramatique et, passant par la porte de sa cuisine, elle n'avait pas perdu de temps pour alerter le concierge.

Aux cris de celui-ci, qui courait bravement derrière les fuyards, plusieurs passants emboîtèrent le pas. L'un d'eux, M. Cornet, fut d'ailleurs effleuré à la hanche par la balle d'un des criminels, tirant pour se débarrasser de la courageuse escorte. Puis les deux malandrins disparurent.

On devait cependant ne pas tarder à les

saisir, grâce à la piste donnée par le concierge d'un chantier où se trouvait un dépôt de bouteilles.

— J'ai entendu, dit-il, tomber deux hommes derrière la palissade de « mon » terrain...

C'est là, effectivement, que les agents de police, munis de lampes électriques et armés de revolvers, firent sortir de l'ombre André Rostain et Robert Bardet, chômeurs professionnels, voués déjà depuis plusieurs années aux agressions criminelles...

===

C'est avec une chance égale à celle des bandits qui opèrent dans la banque du boulevard Saint-Germain qu'une autre équipe allait opérer, presque simultanément, en banlieue : Vincennes... Et ce fut le quatrième attentat de cette journée qui marquera, dans les annales des exploits des gangsters de Paris, une place vraiment exceptionnelle. L'agression fut rapidement, habilement exécutée. Elle avait été, empressons-nous de le dire, minutieusement préparée : l'argent des termes de deux immeubles constituait, là aussi, l'objectif des malfaiteurs.

Le comble, c'est que, là, on se méfiait, on était sur ses gardes, comme on est avec raison sur ses gardes dans beaucoup de loges parisiennes, le jour du terme. L'attentat eut lieu exactement à 15 heures 15, mais, depuis 14 heures, la marchande de journaux de la rue du Commandant-Mowat avait remarqué l'étrange manège d'une Peugeot 301, à conduite intérieure, couleur bleu foncé. Cette voiture dont, par un curieux pressentiment, la buraliste avait fini par noter le numéro d'immatriculation, ne cessait d'intriguer la jeune femme par ses allées et venues. L'auto montait et remontait la rue du Commandant-Mowat, s'arrêtait, puis repartait. Le chauffeur profitait des arrêts pour s'entretenir avec un individu qui faisait les cent pas sur le trottoir. Cet individu, un feutre gris rabattu sur les yeux, épiant avec une insistance peu rassurante l'entrée d'un des grands immeubles en briques rouges qui occupent le haut de la rue. Tout cela paraissait bien suspect.

Il va se passer quelque chose, songeait la marchande de journaux, le front collé derrière la vitre de son magasin.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Tandis que l'auto bleue « patrouillait », tandis que l'homme au feutre gris « guettait », deux individus, l'un grand et brun, vêtu d'un complet et d'un pardessus aux teintes violettes, l'autre petit et portant à la main une valise en cuir jaune, se présentaient à la loge du numéro 22 et demandaient à visiter l'un des appartements à louer de l'immeuble. Ils parurent beaucoup s'intéresser à celui du deuxième étage et manifestèrent le désir de redescendre avec la concierge à la loge, comme si leur intention était de conclure l'affaire.

Le mari de la concierge, M. Chavet, était rentré sur ces entrefaites et, lorsque les candidats-locataires revinrent, il était précisément occupé à vérifier l'argent du terme recueilli dans la matinée. Sans doute surpris par cette présence à laquelle il ne s'attendait guère, l'un des deux individus se borna à noter l'adresse de l'immeuble et s'en fut, suivi de l'homme à la valise.

Ils seraient venus pour voler l'argent du terme que je n'en serais pas étonné, confia M. Chavet à sa femme. Ces deux visiteurs ne m'ont pas inspiré confiance. Lorsque la propriétaire viendra chercher l'argent, re-

commande-lui bien de faire attention. A sa place, à son âge, je ne me risquerais pas à transporter, seule, une aussi grosse somme, sans me faire accompagner.

La propriétaire des immeubles portant les n° 22 et 24 de la rue du Commandant-Mowat, Mme Julie Lipschitz, est âgée de soixante-deux ans. Chaque trimestre, elle a coutume de venir de Paris, où elle habite, 28 rue des Acacias, chercher à Vincennes l'argent de ses termes. Elle descend à la station de métro Château-de-Vincennes et gagne, par l'avenue des Charmes, en empruntant la passerelle des Sabotiers, la rue du Commandant-Mowat. Elle ne change jamais d'itinéraire. Et c'est dans son sac à main qu'elle place les 25.000 francs versés par ses locataires...

Méfiez-vous, répéta Mme Chavet à la propriétaire. Des gens suspects rôdent autour de la maison. J'ai hâte de vous savoir de retour à Paris. Vous devriez vous faire accompagner. Tenez, je vous propose de le faire moi-même.

Mme Lipschitz accepta. Mme Chavet ferma à double tour la porte de sa loge. Et les deux femmes partirent, la première serrant contre son cœur le magot du terme.

L'auto bleue n'était plus là. Le guetteur non plus. Les deux candidats-locataires avaient eux aussi disparu. Par contre, passant devant le porche de l'immeuble voisin, la concierge aperçut un quatrième individu qui la fixa étrangement. La concierge du n° 24 remarqua, elle aussi, cet inconnu. Elle fut si vivement impressionnée qu'elle voulut avertir Mme Lipschitz qu'elle courait un danger.

Mais Mme Lipschitz et Mme Chavet s'étaient déjà éloignées. Elles descendirent, par l'avenue des Charmes, vers la passerelle qui enjambe la ligne de chemin de fer de Grande Ceinture.

A peine s'y étaient-elles engagées, que deux hommes surgissant derrière elles bondirent sur elles. Chacun des agresseurs avait choisi sa victime. Mme Chavet, frappée d'un coup de poing à la poitrine, resta debout. Mme Lipschitz, plus violemment bousculée, tomba. Se penchant sur elle, l'homme qui l'avait attaquée lui arracha son sac à main.

Mme Chavet eut à peine le temps de reconnaître ses deux agresseurs — c'étaient les deux visiteurs de la loge ! — que ceux-ci bondissaient dans l'auto qui stationnait le long de la voie ferrée — c'était l'auto bleue foncée dont le manège, au début de l'après-midi, avait attiré l'attention de la buraliste.

Quatre hommes avaient donc participé à cet attentat. L'auto qui servit à perpétrer leur audacieux coup de main fut retrouvée peu après, abandonnée avenue de Paris. Ils avaient pu, en toute impunité, regagner la capitale. Mais qui leur avait « indiqué » le coup ? Voilà le point que, avant tout autre, la police cherche à éclaircir.

===

On nous a accusés, parfois, ici, de « gonfler », pour donner plus de pittoresque à nos enquêtes, les timides exploits d'apprentis gangsters. En réalité, cette sorte de refus de croire le pire venait à la fois d'une sorte de confiance dans l'équilibre du pays et de l'impossibilité, que l'on supposait certaine, que les bandes organisées s'installassent en France pour la mettre en coupe réglée.

La police elle-même souscrivait, et malheureusement souscrit peut-être encore, à cette méconnaissance de l'état nouveau.

Nous ne sommes pas ici en Amérique, le pays est trop petit, trop bien surveillé. Sauf dans des cas isolés, les Français sont protégés.

Ce n'est pas vrai. Ce n'est plus vrai.

Les méthodes, l'audace, les engins perfectionnés de l'armée du crime ont dépassé depuis quelque temps l'organisation de défense de la police. L'attentat inouï de la banque du boulevard Saint-Germain paraît être, pour l'opinion, la cloche d'alarme. Combien avons-nous entendu, ces jours-ci, de conversations de ce genre :

Nous sommes revenus au temps de l'affaire Bonnot : l'attaque de la banque de Chantilly ressemble, trait pour trait, à celle-ci.

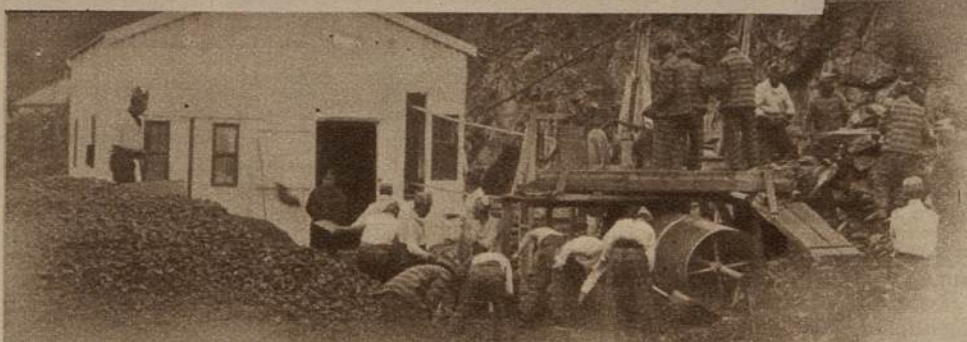
Aujourd'hui, nous n'avons la place de ne parler que du fait-divers, des faits-divers. La semaine prochaine, nous dirons, sur le fond de la question, notre pensée, et qu'il faut enfin, peut-être, sonner le tocsin.

Noël PRICOT.





L'heure tant redoutée par les forçats est arrivée. On les embarque sur le rafiote qui va les conduire au bagne d'Ushuaia, où, dès leur arrivée, ils seront répartis dans les différents chantiers de travail.



VI. — LA DERNIÈRE ÉTAPE : LA TERRE DE FEU — LE PAYS DES NEIGES ÉTERNELLES — LA RÉVOLTE DE PUERTO COOK. — USHUAIA, LA VILLE DU "BOUT DU MONDE" (1)

Du quartier du beau monde (résidences solennelles au soubassement de marbre contre-plaqué, pelouses semées de statues de bronze, autos vernies et silencieuses) au quartier des bas-fonds (pont transbordeur, bars à matelots, bouges d'émigrants, odeurs tenaces et très anciennes de peaux, de laines, de cornes, odeurs de grillé, de graisse, de saumure, mêlées aux lourds parfums des chanteuses et des guetteuses de minuit), telle est la première étape suivie par les condamnés du bagne de la Terre de Feu, du bagne des neiges éternelles.

C'est à Palermo, grande tache verte à l'ouest de la ville, semblable à la tache de verdure que forment à l'ouest de Paris les Champs-Élysées et le Bois, c'est dans le fief de la fortune et de l'opulence que Buenos-Aires a installé son nouveau pénitencier.

Un pénitencier moderne, dont les murs de ronde semblent ripolinés, dont les pelouses luisantes ont des reflets d'émeraude liquide, et que les pigeons aux couleurs argentées (poitrail blanc, ailes enduites d'azur à l'aniline) viennent frôler de leur bec sans se soucier des fusils du corps de garde.

Le départ a lieu dans la nuit. On a déjà bien employé l'après-midi. On a procédé à la soudure des grillos. Les grillos, ce sont les deux anneaux de fer qui entourent les chevilles des condamnés et que maintient une barre rigide, à une distance de soixante centimètres. Dans l'impossibilité de se mouvoir, les forçats doivent soutenir la barre avec une corde qu'ils passent autour de leurs poignets, parfois même entre leurs dents.

Tout est question d'habitude. On a recommandé aux hommes promus à la Terre de Feu de s'entraîner à marcher, ainsi entravés, dans le patio du pénitencier. En

compensation, une dernière faveur leur a été accordée : par autorisation spéciale, leur famille est venue les embrasser. Baisers d'adieu, trempés de larmes amères, pour beaucoup, dont ce voyage au bout du monde sera sans retour.

Et l'heure est venue. Le départ a lieu, Darse Sud, à minuit. Le *Madrin*, le bateau des forçats, un vieux rafiote dont les cales ont été garnies de bat-flanc, est là, avec ses feux rouges et vert suspendus dans les mâtures. Le peuple de la Boca connaît cette prison flottante. Ce soir, parce qu'on a vu s'allumer les feux du bord, parce qu'un va-et-vient inaccoutumé fait résonner le pont de bout en bout, parce qu'un filet de fumée tremble au coin de la haute cheminée noire, comme au coin d'un brûle-gueule, on a deviné que le *Madrin* allait prendre la mer avec une nouvelle cargaison d'hommes enchaînés, avec un nouveau chargement d'hommes maudits...

Voici le premier camion cellulaire, convoyé comme un landau présidentiel, par un peloton de gardes à cheval et par une double file d'agents en motocyclettes.

Le lourd véhicule vient se ranger, le cul face à la passerelle. Un cordon de police maintient sur le quai la foule accourue. Les gardes de l'escadron de sécurité ont mis sabre au clair. Les surveillants à casquette plate, à visière de cuir, à plaque d'argent, sont déjà à bord. D'extraordinaires précautions ont été prises pour éviter le moindre incident. Et le moindre incident, c'est la tentative d'évasion ou de suicide. Il y a un précédent. Au cours d'un embarquement, il y a cinq ans, sur le *Sarmiento*, quarante-deux forçats, dont les fers avaient été sciés à la sortie de Palermo, prirent la fuite sur les quais. La Boca fut cernée. La chasse dura toute la nuit. Les fugitifs furent repris. Quelques-uns d'entre eux furent blessés. L'un fut tué au moment où il cherchait à

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 373.



C'est au pays des neiges éternelles que la République Argentine a relégué son bagne. Par des froids terribles — 40° au dessous de zéro, parfois — les condamnés doivent travailler dans la montagne.

fuir dans une auto. On pensa que la Mafia n'avait pas été étrangère à ce complot.

Il y eut aussi des cas de suicides. Des détenus, au moment de franchir la passerelle, se jetaient la tête contre le sol et, refusant d'aller plus loin, cherchaient à se mettre, en se blessant, dans l'impossibilité de partir.

Pour éviter le retour de ces incidents, des mariners aux bras vigoureux reçoivent désormais les forçats, vêtus de droguet à rayures, à la descente du camion cellulaire et les conduisent à bord, en les soutenant, comme on soutient les rescapés d'un naufrage.

Un impressionnant et tragique silence pèse sur le port. L'éclairage a été réduit. Les visages des condamnés sont creusés d'ombres. Et comme seul bruit, celui des fers râclant le sol, celui des chaînes s'entrechoquant dans la nuit.

Il y a, parmi les transportés, beaucoup de relégués. (L'envoi à la Terre de Feu est applicable après trois délits qui ont excédé trois mois de prison pour le même fait.) Des cris montent du bagne flottant :

— A bas la policía ! A bas les guardas !

Les camions blindés se succèdent. Des officiers de police, leur liste en main, font l'appel des forçats. Ils sont huit cents. Huit cents hommes punis, dont les noms d'hommes libres se succèdent comme une litanie.

relégué son bagne. La Guyane, au-dessus de l'Equateur, s'accroche au févreux soleil des tropiques. La Terre de Feu pointe vers l'Antarctique, avec ses falaises redoutables, ses canaux sinueux où rôde la traîtrise fatale des vents et des courants, ses montagnes infranchissables, ses cimes neigeuses et acérées, ses crues où, fuyant les tempêtes, viennent s'abriter les chasseurs de baleines, ses banquises chargées de pingouins, son ciel glacé couvert de brouillards où les albatros se laissent, comme d'immenses cerfs-volants, porter par les rafales...

Ce coin perdu du nouveau monde, cette côte cisaillée et périlleuse, ces sombres falaises plongeant dans des eaux toujours furieuses, furent longtemps le domaine inviolé de la houle, du vent, du froid, des cachalots et des oiseaux géants. Il attendit jusqu'au xvr siècle pour connaître les hommes et leurs navires. La route du cap Horn était ouverte. Elle devint le chemin semé d'écueils des voiliers et des caravelles. Et comme si, depuis, tant de drames mystérieux, tant de naufrages, tant de morts n'avaient suffi à rendre maudite la légende de ces eaux lointaines, le bagne d'Ushuaia se dresse aujourd'hui, comme une borne de l'Enfer des hommes, à la pointe de l'extrême sud.

De loin, avec ses baraquements en bois, avec son clocher de village, son chemin de fer Decauville, ses bateaux de chasseurs de baleines, Ushuaia a l'aspect débonnaire d'un



Comme un écho, chaque voix répond : « Présent ».

L'heure du départ approche. La cargaison humaine est au complet. Des groupes de soldats apparaissent à la lueur d'un fanal. Un vent glacial souffle sur le Rio et fait grincer les filins des mâtures. Des coups de sifflet partent de la foule. Des sanglots de femmes se mêlent aux apostrophes des *portenos*. L'embarquement des galériens a duré deux heures. Ils sont là maintenant, la plupart allongés sur leurs grabats. D'autres sont assis, laissant pendre leurs pieds enchaînés. Ils attendent, pensifs, les trois coups de sirène, les trois coups lugubres et stridents du lever de rideau du grand voyage. Certains songent qu'au retour — s'ils reviennent — leurs cheveux seront blancs comme les neiges des montagnes de la terre maudite, comme les cimes glacées de la terre d'exil du bout du monde...

Ce qu'ils redoutent tous, ce ne sont pas les fers, les brimades, les coups, mais l'infamie torture du froid, la mort lente sous le ciel de neige et de tempête...

On a viré l'ancre. Halé par un petit remorqueur tout pavoisé de fumée, le pesant rafiote des galériens s'est mis en route. Sur le quai, derrière les cordons de police, des mouchoirs s'agitent, palpitent au-dessus du sombre moutonnement des têtes. Le silence est plus dramatique encore. Comme un bateau-fantôme, le *Madrin* s'éloigne, parmi les reflets tremblants des eaux mortes, et dans son luisant sillage semblent se dresser les ombres décharnées de tous ceux qui ont pris, pour ne plus revenir, cette route fatale et sans espoir.



Tierra del Fuego! Tierra maldita! C'est à l'extrême sud des Amériques, à l'extrême sud du monde, que l'Argentine a

petit port de pêche enfoui sous la neige. Mais voici le « presidio », le terrible bagne d'Argentine dont les bâtiments s'alignent comme ceux d'un camp militaire. Voici les ateliers du pénitencier, les logements des surveillants, la maison du gouverneur. Mais, pour le plus grand nombre, les forçats ont été conduits, sous bonne escorte, aux chantiers de bois de la montagne. Les indomptables, les rebelles restent enchaînés. Plus encore que la dure discipline du bagne, le joug qui courbe chacun, c'est le froid. Le froid qui pénètre et qui engourdit, le froid qui gèle et qui anéantit, le froid contre lequel luttent même les jeunes mais sous lequel succombent les cœurs usés, les corps affaiblis.

Il y avait un mort, ce jour-là, à Ushuaia. L'homme, un maffioso, était arrivé avec le précédent convoi!

Résigné, silencieux, il obéissait comme un automate à l'impitoyable règlement militaire. Chaque fois qu'on appelle à l'ordre, les prisonniers s'y rendent, conformément à la consigne, les mains dans le rang. Celui qui arrive le dernier est puni. De sorte que chacun s'efforce d'arriver le premier. Malade, l'ancien maffioso, un jour que l'ordre lui fut intimé de courir, tomba de faiblesse et s'évanouit. On voulut le relever à coups de crosse. Il resta immobile. On le traîna par les pieds en cellule. La tête inerte du forçat heurtait le sol à chaque secousse. Devant l'attitude menaçante d'un groupe de prisonniers décidés à risquer leur vie pour attirer l'attention sur le malade, la direction envoya un infirmier. Il diagnostiqua une syncope et préconisa une injection d'huile camphrée. Mais l'état du malheureux empirait. Le médecin ne se dérangeait pas. Ce n'est que devant la menace d'une émeute qu'il se décida à venir. Tout fut inutile. L'homme souffrait d'une

ssus de
eil des
vers
utables,
e fatale
gnes in-
et acé-
mpêtes,
aleines,
us, son
s cerfs-

e, cette
res fa-
urs fu-
inviolé
chalots
usqu'au
et leurs
ouverte.
des voi-
depuis,
naufra-
rendre
ines, le
i, com-
es, à la
en bois,
min de
eurs de
re d'un

tuberculose intestinale. Durant neuf jours, ses compagnons de chaîne le veillèrent, s'exposant à tous les châtements pour soigner le moribond. Il mourut, malgré tous les efforts, sans avoir pu prononcer une parole. Son agonie avait été atroce. Le mafioso avait vu sa fin venir et ceux qui étaient à son chevet n'avaient pu retenir leurs larmes.

Un cri terrible, un cri de révolte et de colère avait salué la mort du forçat. Les gardiens accoururent, mais reculèrent, épouvantés, devant l'expression de haine farouchement concentrée sur les visages des compagnons du mort. Elle était si intense que l'on sentait qu'ils se seraient fait massacrer sur place, plutôt que d'abandonner, cette nuit-là, la triste dépouille.

La veillée du mort commença... Un lugubre roulement de tambour retentit, auquel répondit, au bout du camp, une aigre sonnerie de clairon. C'est ainsi qu'on annonce, au bout du monde, la mort d'un prisonnier. Tous les condamnés, spontanément, se mirent au garde à vous et saluèrent militairement.

Le cadavre du forçat fut placé dans une caisse de bois blanc et déposé dans une cellule de l'étage supérieur. Le lendemain, au petit jour, quatre condamnés furent chargés de l'inhumer. Lorsqu'ils hissèrent sur leurs épaules le frère cercueil, le silence devint tout à coup plus poignant. Le petit cortège traversa le patio central. Les pas des por-

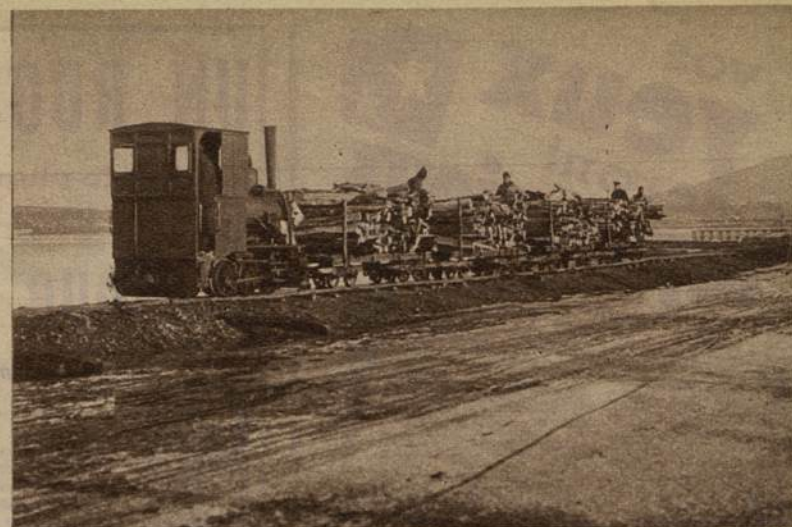
berté. Il fallait passer coûte que coûte. Ils partirent. Mais leur nourriture s'était épuisée. La faim et le froid rendaient leur marche hallucinante.

Il n'y eut bientôt qu'un seul évadé à poursuivre l'effort désespéré. Les deux autres étaient tombés d'épuisement. Celui-là, avant de succomber à son tour, rencontrait-il un camp d'Indiens ? Soudain, au détour d'un sentier qui surplombait la mer, un étrange personnage, couvert de peaux de bêtes, surgit devant l'évadé. C'était un aventurier de la chasse, comme on en rencontre parfois dans les Cordillères. Il s'était détaché d'une baleinière, pour venir placer des pièges à loups. L'évadé reprit espoir. Sans doute, ce coureur de mers et de montagnes saurait lui indiquer la passe permettant d'atteindre le Chili. Mais l'homme, pour toute réponse, désigna le ciel de plomb, sillonné de nuages obscurs, qui pesait sur eux.

— Ce soir, dit-il, une tourmente de neige va s'élever. Si tu poursuis ta route, tu seras enseveli. Tu as bien mérité, par les souffrances que tu as déjà endurées, la liberté. Mais, ici, la nature hostile est un garde-chiourme impitoyable. Retourne à Ushuaia. Ma baleinière t'y portera. Sinon, tu connaîtras la mort la plus atroce. Choisis.

Et l'homme qui, depuis huit jours, luttait contre la faim, contre le froid, contre le dé-

**Des transports
amènent au port
d'embarquement
les nombreuses
coupes de bois
provenant des
forêts du péniten-
cier. Ci-dessous :
une vue générale
du bagne de
l'extrême-sud.**



ATTIA



FIN

a neige.
e bagne
alignent
oici les
nts des
r. Mais,
ats ont
x chan-
dompta-
Plus en-
gne, le
oid. Le
le froid
ntre le-
s lequel
s affai-

Ushuaia.

avec le

omme un
t mili-
dre, les
ent à la
elui qui
ue cha-
Malade,
lui fut
et s'éva-
crosse.
es pieds
heurait
attitude
iers dé-
l'atten-
roya un
e et pré-
ce. Mais
médecin
avant la
à venir.
t d'une

teurs s'enfonçaient dans la neige. Puis la funèbre caisse fut placée sur un chariot et poussée jusqu'au cimetière. Dans la terre durcie par le gel, on creusa une fosse. Fleurs blanches tombées du ciel, les flocons s'éparpillèrent autour de la triste croix noire du forçat.

On s'évade de la Guyane. On ne s'évade de la Terre de Feu que par la mort. Une double ceinture de montagnes rocheuses et de canaux aux pièges redoutables cerne Ushuaia et protège son bagne contre toute tentative : ceux qui prennent la mer sont bientôt vaincus par la violence des courants et des vents. Deux détenus avaient cru pouvoir traverser ces eaux glacées en s'accrochant à la queue d'un cheval. Mais le froid les vainquit et ils durent regagner la rive.

Trois autres forçats étaient parvenus, une autre fois, à atteindre les îlots extrêmes de Magellan. Ils vécurent là quelque temps, partageant leur repos et leur peine entre les huttes des Indiens et la pêche. Puis ils firent le projet de gagner le Chili. Ils mirent à la mer des embarcations en peau de phoque, mais ils échouèrent à environ un mille de l'île Navarin, au pied d'une forêt sauvage, dans une anfractuosité de rocher. Ils n'avaient pour toute provision qu'un peu de poisson salé. La crique où ils s'étaient réfugiés était un nid d'albatros et de canards sauvages. Les oiseaux fondirent, le bec menaçant, sur les trois hommes qui violaient leur solitude. Les naufragés durent chercher un autre abri. Ils s'y reposèrent deux jours et deux nuits, se protégeant tant bien que mal des morsures du froid. Leurs regards fiévreux embrassaient l'écran des hautes montagnes rocheuses qui barraient l'horizon. Derrière ces montagnes, derrière ces cimes neigeuses, c'était le Chili, la li-

lire de la soif et de la fièvre, s'inclina. Il retourna à Ushuaia, avec son rêve crucifié.

On ne redoute pas les évasions à la Terre de Feu. Les libérés, qui vivent nombreux à Ushuaia, les fonctionnaires, les pêcheurs qui complètent la population de la petite ville, n'ont jamais prêté leur assistance aux fugitifs. Qu'ils cherchent à fuir, par la mer ou par la montagne, les forçats reviennent bientôt pour se rendre. Ceux qu'on ne revoit pas meurent en route. En quinze ans, un seul a réussi : l'Allemand Kramer. Employé aux cuisines, il avait accumulé des vivres de réserve. Il prit le chemin des Cordillères. Un Tchèque, émigré dans la Patagonie du Sud, lui servait de guide. Il parvint à franchir l'infranchissable montagne.

Mais la plus émouvante légende du bagne de la Terre de Feu, une de ces légendes où le réel se mêle au fantastique, est celle de la révolte de Puerto Cook. Elle me fut contée, une nuit, par un vieux libéré. C'est la plus pathétique histoire des enfers du monde.

Puerto Cook, c'est là où, avant Ushuaia, se trouvait le bagne argentin. C'est par un terrifiant hiver (quarante degrés au-dessous de zéro) que le transfert de l'ancien bagne au nouveau avait été décidé.

— Nous étions prêts, cette nuit-là, veille du transfert, à jouer notre dernière planche de salut. Il était trois heures du matin. Il faisait si froid que nous ne sentions plus nos membres engourdis. Dix-sept d'entre nous se levèrent, au signal convenu, et attaquèrent la sentinelle, pendant que les autres s'élançaient sur le poste de garde endormi pour s'emparer des munitions et des armes. Cela dura l'espace d'un éclair. Parmi les hommes du poste, quelques-uns réagirent, mais la plupart, surpris par notre attaque, restèrent terrorisés. Il y eut quelques corps à

corps, quelques coups de feu. Un soldat et un marin tombèrent. Le sergent et le caporal qui dormaient dans un autre local furent tués à coups de poignard. Nous avions ce que nous désirions : des armes. Dix fusils et soixante-dix cartouches étaient tombés entre nos mains. Une dispute éclata entre nous pour le partage du butin. Tout le monde voulait une arme. On voulait fuir. Mais où ? L'île entière était une prison. Au milieu des forêts et des falaises, nous n'avions qu'une certitude : mourir de froid. Il fut décidé de laisser des hommes pour tenir en respect les soldats et les marins dont nous avions fait des otages. Nous nous dirigeâmes jusqu'aux logements des officiers. Le médecin sortait de sa maison, accompagné d'un matelot qui avait fui pour annoncer la révolte. Nous l'entourâmes, fusils en mains. On parlementa. Il fut décidé que nous quitterions l'île à l'aube, à bord de deux baleinières.

« On embarqua les vivres et les munitions. On s'empara d'effets de matelots. On brûla les dossiers des sentences. A sept heures, on leva les amarres et nous disparûmes bientôt derrière le fjord encaissé de Puerto Cook.

« Nous avions quatre jours de vivres. Mais parmi nous, des convalescents, qui venaient d'être soignés pour pneumonie, constituaient un poids mort dans l'équipage. Nous avions résolu d'atteindre le Chili par Magellan.

« Derrière nous, l'île de la Terreur, que nous venions de quitter, s'effaçait peu à peu. Des pics noirs et abrupts se découpaient, menaçant, dans la brume. Le vent nous poussait à la dérive. On s'éloignait des côtes. On allait au hasard. Certains fredonnaient entre leurs dents glacées. Mais la plupart, silencieux, paraissaient peu confiants dans l'issue de l'aventure.

« La nouvelle du soulèvement était parvenue à Ushuaia, où 36 condamnés avaient été déjà transférés. Un croiseur rapide fut envoyé de Buenos-Aires. Un autre appareilla à Rio Negro. Des détachements de troupes y furent embarqués, tandis que des groupes d'Indiens, recrutés d'urgence par le gouverneur de la Terre de Feu, couraient les forêts voisines de la frontière chilienne.

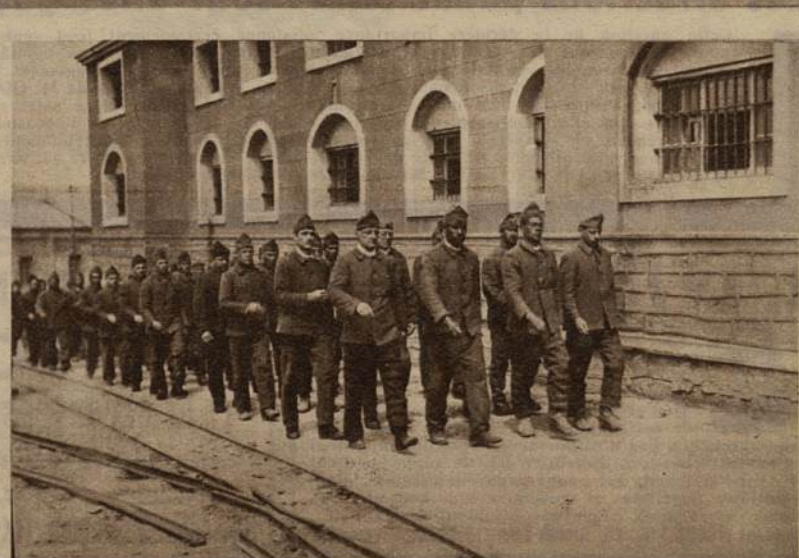
« — Muchachos, inutile de résister !

« Exténués, délirants, nous avions échoué, après cinq jours de navigation, sur les rochers de la côte. Nous fûmes capturés les premiers, mais l'autre baleinière, celle où avaient pris place les meneurs de la révolte, avait disparu ! On la rechercha du côté de la baie de Thestis, rien ! Les jours passèrent. Après une semaine de recherches, les guetteurs du croiseur *Patria* aperçurent, sur la côte, une fumée de campement. Les fugitifs étaient là. Un détachement de soldats débarqua. Mais, seuls, deux hommes malades, qui n'avaient pu fuir, furent capturés. Deux jours s'écoulèrent encore. On retrouva la trace des rebelles. Mais la nuit antarctique était rapidement tombée. Le détachement remit au lendemain l'encerclement du campement. Les forçats avaient encore disparu, abandonnant les cadavres de deux d'entre eux. Le jour suivant, les criques du cap Saint-Vincent furent inspectées. L'ordre fut donné au phare de Ano Nuevo de battre la baie de sa lumière. Enfin, un matin, une patrouille qui avait débarqué dans la baie d'York ramena les révoltés. Leur barque était à demi submergée. Ils étaient sans provision d'eau et des rixes avaient éclaté à bord. Ils ne pouvaient sortir sains et saufs de leur repaire. Deux d'entre eux, cependant, manquaient encore. On ne les retrouva jamais. La tourmente et la tempête s'étaient levées, emportant dans leurs remous les deux derniers fantômes de la terre maudite. »

Marcel MONTARRON.



**C'est dans une
demeure d'aspect
modeste qu'habite
le gouverneur de
la Terre de Feu,
ce qui ne diminue
en rien son pou-
voir et son auto-
rité sur les huit
cents bagnards
qui peuplent cette
terre maudite.**



VOS yeux seront mystérieux

...votre regard troublant et profond et votre pouvoir de séduction augmenté, si vous employez la merveilleuse TONICYLE. Elle est invisible, ne colle, ne grasse, ni ne casse les cils et surtout elle ne pique pas les yeux. Absolument sans danger, elle se fait en brun, noir, châtain et bleu. Le nécessaire complet 12 frs. En vente partout ou à défaut Le nécessaire contre mandat en vente franco contre mandat ou timbres, MADELYS-BROCARD, 7, rue des Dames-Augustines, Neuilly (Seine).

TONICYLE
MADELYS
Ne pique pas les yeux.



le SUCCÈS... et la FORCE... seront avec vous, si vous le portez

Ce superbe bijou façon vieux argent, enrichi d'une gemme à votre couleur et gravé selon votre signe de naissance vous sera envoyé pour 10 francs, avec une étude gratuite de votre vie.

Ceci pour les 1.000 premières demandes seulement et dans un but humanitaire.

N'envoyez pas d'argent d'avance, car cet envoi fait à l'essai ne vous engage en rien. Indiquer sexe et date de naissance et joindre un papier marquant le tour du doigt.

ASTROZODIAL Serv. T
64, rue Auguste-Comte, LYON

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17.

L'INDICATEUR PERIODIQUE

vous donne, Madame, automatiquement vos jours de fécondabilité, vos jours de stérilité physiologique. Prix Imposé: 10 Frs. A domicile en paquet clos contre remb. de 11.50 Editions VITA, 2, Rue Fléchier, Paris

VIENT DE PARAÎTRE

Pierre BASSAC

LA FÉCONDATION VOLONTAIRE

(Les toutes dernières découvertes scientifiques)

La Femme peut concevoir huit jours par mois

Comment déterminer ces huit jours ?

Un volume format 14x23 de 320 pages. L'ouvrage le plus complet 20 Fr. En vente dans toutes les librairies

Chaque volume est accompagné gratuitement de L'INDICATEUR PERIODIQUE donnant automatiquement vos jours de fécondabilité, vos jours de stérilité physiologique.

Envoi contre remboursement en paquet clos à votre domicile 22 Fr.

Editions VITA - 2, Rue Fléchier, PARIS

Les affections pulmonaires sont-elles guérissables ?

Cette question de la dernière importance passionne certainement tous ceux qui souffrent de l'asthme, tuberculose des poumons et du larynx, phthisie, bronchite, toux opiniâtre, engorgements, enrouements chroniques et qui n'ont jusqu'à présent trouvé aucun soulagement. Tous ces malades peuvent recevoir, à titre absolument gratuit, le livre avec illustrations de M. GUTTMANN, docteur en médecine, ex-médecin chef du Sanatorium de Finsen, traitant de ce sujet : « Les affections pulmonaires sont-elles guérissables ? ». Afin de donner à tout malade l'occasion de se documenter sérieusement sur son état, nous nous sommes décidés, dans un but humanitaire, à envoyer ce livre franco et gratuitement. Adresser une carte postale, affranchie à 0 fr. 40, avec l'adresse exacte, à M. DEUTSCH, Abt. 730, rue de Molsheim, 28, Strasbourg (B.-R.).

L'IVROGNERIE



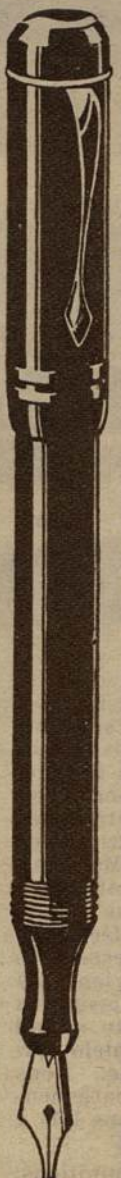
Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E X), Londres W1

UN ROOSEVELT

Le porte-plume réservoir de grande marque

presque gratuit

Nous demandons votre opinion sur le « ROOSEVELT »



Le porte-plume réservoir « Roosevelt », fabriqué en Angleterre, est la marque préférée du public des pays anglo-saxons. Il dépasse de loin toutes les autres marques actuellement sur le marché et sera apprécié à sa juste valeur en France également. Le « Roosevelt », avec sa plume 18 carats « gold plated », munie d'une pointe spécialement renforcée et avec un système de remplissage automatique, est tellement robuste et bien construit qu'il reste en excellent état pendant un temps illimité. Ainsi, la garantie que nous accordons sur le « Roosevelt » est indéfinie. Après dix ans d'usage régulier, le « Roosevelt » écrira tout aussi bien qu'au début. Nous pourrions vous énumérer encore d'autres avantages, mais nous vous conseillons de

Juger vous-mêmes, nous vous en donnons l'occasion

Pour son introduction en France, les fabricants ont décidé de mettre, à partir d'aujourd'hui, à la disposition de chaque personne en faisant la demande, un nombre limité de porte-plumes réservoirs « Roosevelt » qui seront distribués au prix minime de

Fr. 9. par stylo, plus frais d'envoi contre remboursement

Ceci à une seule condition : nous faire connaître après un mois d'usage votre opinion sur le « Roosevelt », qui sera éventuellement utilisée pour notre réclame.

Nous sommes persuadés que le sacrifice financier que nous faisons, pour ce lancement peu ordinaire, incitera tous les lecteurs de ce journal à se procurer notre stylo. Vous en serez tous satisfaits. « Roosevelt » se fait en deux modèles : un modèle solide avec grand réservoir d'encre pour messieurs et un modèle plus petit, élégant, pour dames. Ils peuvent être obtenus dans les couleurs suivantes :

noir carmin vert bleu foncé

Cette offre, aux conditions précitées, n'est valable qu'une seule fois : par la suite, le « Roosevelt » ne pourra être obtenu que dans les magasins.

L'envoi se fera contre remboursement au prix de 9 francs par pièce, plus les frais de port, dans l'ordre d'arrivée des demandes. Hâtez-vous de nous écrire dès maintenant : une même personne ne peut recevoir que deux « Roosevelt ».

Garantie 10 ans

Coupon : Nous vous prions de le remplir très lisiblement et de nous le renvoyer.

ROOSEVELT-STYLO'S, DÉPT. A
3, CITE TRÉVISE, PARIS-9^e

Veuillez m'envoyer 1-2 porte-plumes réservoirs « ROOSEVELT » contre remboursement de 9 francs, plus frais d'envoi. — Après un mois d'emploi, je vous ferai connaître mon opinion sur le « ROOSEVELT ».

Deme
Monsieur
Rue
Ville couleur

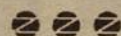
Biffez les mentions inutiles. Prière d'indiquer le modèle et la couleur désirés. Veuillez écrire bien lisiblement et envoyer sous enveloppe dûment affranchie.

Les enfants martyrs

V. AU SECOURS DES PETITS (1)

PARVENU au terme d'une enquête qui fut une véritable torture pour celui qui l'entreprit, car, s'il soupçonnait l'ampleur du mal, il n'en avait pas encore mesuré à ce point la profondeur, je demeure, je l'avoue, découragé par la pensée de tout ce qui reste à dire, à écrire, à révéler sur un tel sujet. Etendu de Paris à la France entière, le scandale de l'enfance martyre, véritable fléau, s'attaque aux forces vives du pays, le ronge, le menace dans son existence même, car c'est l'avenir de la race qu'il compromet.

Du moins, j'emporte de ce douloureux pèlerinage, sinon une consolation, une conviction sur laquelle il est permis de bâtir une espérance. Dans cette nuit pleine d'orage, j'ai vu se lever une timide clarté. C'est que la conscience publique est alertée. De l'âme populaire, d'où monte toujours le meilleur, un long cri de réprobation s'élève. Un courrier volumineux s'amoncelle sur notre table, qui en porte le vigoureux témoignage. Lettres palpitantes, souvent tracées d'une main naïve, lettres obscures émanées d'humbles et braves gens, dont le cœur aussi bien que la raison sont offensés par la permanence d'une si grande iniquité, elles manifestent toutes une indignation qui ne s'arrête pas à la réclamation de châtiments exemplaires contre les bourreaux, mais demandent aussi que des lois sévères, des réformes sociales, d'énergiques remèdes empêchent désormais le retour de pareilles abjections. Un état d'alarme s'est ainsi créé dans le pays. Il ne cessera plus. Et, quant à nous, nous ne reposerons notre plume que le jour où satisfaction aura été donnée à ces vœux justes et généreux.



Après l'affreux palmarès que nous avons dressé dans ces pages, laissons, pour conclure provisoirement, la parole à quelques-unes des personnalités chargées, avec les moyens actuels, de pourchasser les bourreaux d'enfants et de sauver leurs victimes.

Mlle Gain

Directrice du Service social de l'Enfance.

Mlle Gain dirige l'admirable phalange de celles qu'on nomme les « assistantes sociales ». Elles sont deux cent cinquante environ. Elle se livre aux enquêtes parfois longues et difficiles qu'ordonne le tribunal pour enfants. Elles se rendent dans les fa-

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 374

milles, examinent les enfants, interrogent les parents soupçonnés de les maltraiter. A elles de dépister les hypocrites brutes qui s'acharnent sur de petits êtres sans défense, de discerner les causes secrètes du malheur.

— La lenteur administrative, nous dit-elle, complique énormément notre tâche, déjà complexe et ardue. Le réseau des lois constitue un dédale où se perdent beaucoup de bonnes volontés. Ce sont les enfants qui en pâtissent. Nombre d'affaires très graves, mais délicates à démêler, exigent des mois de procédure pour recevoir une solution. Pendant ce temps, qu'advient-il des enfants ? Il faudrait changer cela, aller plus vite, considérer moins les textes que les faits et s'en remettre moins à la loi écrite qu'à la loi morale. Pour tout dire, il devient urgent d'établir des lois d'exception, certes, mais surtout une procédure d'exception en faveur de l'enfance malheureuse.

Le Directeur de la Maternité

La Maternité est le lieu où, bien souvent, même avant leur naissance, le dur destin fixe un premier rendez-vous à ses victimes. Pour la mère, c'est quelquefois le dernier épisode d'une tragédie. Fille séduite, femme adultère, lamentable victime incestueuse, elle se délivre du fruit de son corps comme d'une tumeur sanieuse. Si le remède ne la guérit pas, elle pourra peut-être recommencer de vivre en paix. Mais celui qui a vu le jour dans ces atroces conditions, quel deviendra son sort ?

— Une mère, ici, a le droit d'abandonner son enfant après l'accouchement. Nous n'avons aucun compte à lui demander. Hélas, cela est fréquent ! Quels drames ignorés se cachent sous la hâte que certaines apportent à se séparer du petit être vagissant qu'elles viennent de mettre au monde ! Nous les faisons accompagner aux « Enfants Assistés » par une infirmière, car nous avons le droit de soupçonner le pire. Auparavant, nous nous sommes efforcés par tous les moyens en notre pouvoir d'attacher la mère à l'enfant. Le plus efficace est l'allaitement. Souvent, le miracle s'est produit de la sorte. Une femme nous a annoncé sa résolution d'abandonner le nouveau-né. Nous lui exposons que, dans l'intérêt même de sa santé à elle, il serait bon qu'elle lui donnât le sein au moins pendant quelques jours. Et alors, en voyant les petites lèvres avides mordre à leur chair, en extraire la substance de vie, un sentiment nouveau envahit ces malheureuses. Nous en observons silencieusement la démarche. Et quand le moment est venu de la séparation qu'elle avait d'abord souhaitée, c'est la mère elle-même qui s'y refuse.





Nous rapprochons ces paroles d'une observation que Mlle Gain nous avait déjà faite :

— Dans une infinité de cas, les enfants malheureux sont ceux qui ont été repris très tard par leurs parents, parce qu'ils ont été longtemps en nourrice ou élevés pendant des années par des étrangers.

M. Chabert

Directeur du Service des Enfants assistés.

Comme Mlle Gain, M. Chabert se plaint des entraves que la loi apporte à l'accomplissement des interventions salvatrices :

— On ne peut enlever un enfant à ses parents que lorsque la déchéance de ceux-ci a été prononcée. Or la loi sur la déchéance est une loi civile. Il faut la faire exécuter par ministère d'huissier. D'où, lenteurs et complications fort préjudiciables à ceux que nous devons secourir.

M. Chabert nous répète un propos que nous avons déjà enregistré de la bouche d'un commissaire de police :

— Maltraités, manquant du nécessaire, les enfants n'en sont pas moins attachés à leurs parents. La séparation donne parfois lieu à des scènes navrantes.

Evidemment, l'enlèvement pur et simple de l'enfant à ceux qui le maltraitent apparaît, en théorie, comme une solution idéale. Mais le problème est plus complexe. N'a-t-on pas le devoir de songer à celui qui, parvenu à l'âge d'homme, pourra se retourner vers la société et lui dire : « Vous avez fait de moi un orphelin malgré moi-même. Chez les tuteurs que vous m'avez donnés, je n'ai pas subi de souffrances physiques. Mais, par votre arrêt, vous m'avez privé d'un bien qui, même misérable, même environné de douleurs, me paraît encore plus précieux que les soins matériels que vous m'avez prodigués : la possession d'une famille. Ces souvenirs de l'enfance qui accompagnent l'homme jusqu'au tombeau, et que sa mémoire embellit pour en dégager toutes les misères et n'en conserver que les brèves joies, j'en suis frustré. Qu'est-ce que la vie d'un homme qui ne se souvient pas d'avoir jamais prononcé le doux nom de « maman ? »

A cela

M. Louis Mourier

Directeur de l'Assistance publique

réplique que son administration a la volonté et l'ambition de constituer pour tous ses pupilles une vaste famille.

— Nous les soignons, nous les protégeons, nous les accompagnons dans la vie. Tous nos pupilles sont placés en province sous la surveillance d'inspecteurs qui les visitent sans cesse. Nos familles nourricières sont généralement plusieurs dans le même village et elles exercent les unes sur les autres un contrôle permanent et réciproque. Nous exigeons d'elles, non seulement des soins matériels, mais des égards. Et il arrive que le pupille de l'Assistance publique en subsistance chez des cultivateurs y soit mieux logé, sinon traité, que l'enfant de la maison. Nous luttons constamment en faveur d'une meilleure hygiène, et la mortalité chez nous est passée, en ces

dernières années, de 45 % à 21 %. Enfin, nous aidons nos pensionnaires, même après leur majorité, et nous leur consentons souvent des prêts pour leur permettre de s'établir à la campagne. Pour ma part, je ne vois qu'un moyen de faire cesser le scandale des enfants martyrs. C'est celui que doit préconiser toute personne de bon sens : faire des exemples, punir avec une implacable fermeté les bourreaux d'enfants, aggraver leurs peines et donner à ces châtiments une large publicité.



A ce vœu du docteur Mourier, que nous avons nous-même énoncé dès le début de notre enquête, ajoutons ceux-ci qui découlent des faits que nous avons enregistrés.

1° Assurons avec une inflexible rigueur la fréquentation scolaire. Les maîtres d'école, nous l'avons dit et nous croyons également l'avoir montré, sont les meilleurs observateurs de l'enfance, et ils sont les mieux informés du sort des enfants qui leur sont confiés. Qu'on leur donne donc mission officielle et publique de dépister les parents sans âme et les tuteurs sans conscience. Puisqu'il existe dans les écoles des inspections médicales périodiques, créons parallèlement des inspections sociales. Sur l'intervention ou le rapport de l'instituteur, les gens soupçonnés seront alors visités, admonestés et avertis. Les commissaires de police que nous avons interrogés à ce sujet nous ont affirmé que, pour neuf cas sur dix, cela suffisait. Aux récalcitrants, aux récidivistes, la justice, une justice ferme et rapide, demandera alors des comptes sévères.

2° En ce qui concerne spécialement les chômeurs, dont l'indemnité destinée aux enfants est détournée de son cours, reprenons une proposition naguère développée par M. Joseph Caillaux. L'ancien président du Conseil avait suggéré qu'au lieu de versements en espèces les secours de chômage fussent dorénavant délivrés en nature, sous l'espèce de bons de lait, de pain, de viande, de vêtements, etc., attribués par les municipalités. Si l'on n'en peut faire une mesure générale, que du moins elle soit adoptée pour ceux qui, après enquête, auront été convaincus de courir chez le mastroquet plutôt que d'apporter à la maison les sommes qu'ils perçoivent pour leur famille.

3° Enfin et surtout, ne cessons pas de réclamer, des législateurs, les lois indispensables.

Pour cela, et tant que nous ne l'aurons pas obtenu, maintenons en éveil l'opinion publique. Pénétrons chaque citoyen français du devoir qui lui incombe, dans la carence des lois, et qui est de poursuivre individuellement la tâche que nous avons nous-mêmes entreprise : s'informer et dénoncer. Chacun doit être absolument et intimement fort de cette certitude : POUR CHASSER LES BOURREAUX D'ENFANTS EST AUJOURD'HUI UN IMPERIEUX DEVOIR POUR TOUS LES FRANÇAIS.

Nous en avons assez de voir torturer les petits !

Nous voulons créer et organiser dans tout le pays l'Armée du Salut de l'Enfance !

Alain LAUBREAUX.



Le Détective LANGEAC

POLICE ET CINÉMA

Police et cinéma, dès sa première parution, est une rubrique qui a plu à nos lecteurs.

Certains d'entre eux nous l'ont fait savoir.

Nous continuerons donc notre effort et documenterons dorénavant chaque semaine notre public fidèle.

La crédulité de certaines personnes devant les phénomènes psychiques et le spiritisme en général devait inspirer aux criminels des procédés nouveaux pour accomplir leurs forfaits. L'obscurité, le mystère, le silence, trois beaux compléments pour aider d'audacieux bandits.

Pourtant le flair d'un détective habile peut déjouer leurs échauffourades les plus savantes. Il est facile de s'en rendre compte en suivant les péripéties, à la fois passionnantes et amusantes, qui forment la trame de l'énigme embrouillée du *Mystère de la Villa Rose*, le film policier qui passe, à partir du vendredi 24 janvier, au Cinépolis, place Saint-Augustin, la salle spécialisée dans les films policiers, d'aventures et d'espionnage (auteurs à 2 et 3 francs).

AVIS IMPORTANT LOTERIE NATIONALE

Cédant aux milliers de demandes que le Professeur OLAF reçoit quotidiennement des parents et des amis des personnes qui ont réalisé de nombreux gains lors des derniers tirages, il a décidé de rendre accessible à tout le monde sa méthode de sélection infaillible.

IL VOUS OFFRE EN MÊME TEMPS LE MOYEN DE PARTICIPER AU PROCHAIN TIRAGE AVEC GARANTIE ABSOLUE DE REMBOURSEMENT INTÉGRAL AU CAS OU VOTRE NUMÉRO, CHOISI D'APRÈS SA MÉTHODE, NE SORTIRAIT PAS GAGNANT.

Tous les lecteurs de ce journal qui lui enverront le bon ci-dessous recevront GRATUITEMENT la RÉVÉLATION qui ouvrira pour eux les portes de la Chance et du Bonheur.

BON GRATUIT

à retourner en indiquant vos nom, prénom et date de naissance, au

PROF. OLAF

9, rue de l'Isly, Paris (8°)
(Département 157)

Joindre 2 francs en timbres pour frais d'écritures et d'envoi.

Cette annonce ne concerne pas la Belgique.

VIN naturel extra, l'hecto francs
pt et rég. pay. fût comp. Mme
Elisa Bosc, vins, Aubais, Gard **150**

500 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes,
travail assuré tout l'an. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

CONCOURS 1936

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité
au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale
d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

LE LIEUTENANT - COLONEL

JEAN FERRANDI (1)

par Michel IDRAC

On n'a pas oublié la vie riche et nourrie d'aventures et la mort brutale de Jean Ferrandi.

Michel Idrac vient d'écrire un livre à la gloire de ce grand Français trop tôt disparu.

Préfacée par Claude Farrère, de l'Académie française, cette œuvre, qui rappelle les conquêtes du Centre Africain, la Grande Guerre et nos expéditions de Syrie et du Maroc, évoque, en outre, les événements de ces dernières années auxquels Jean Ferrandi fut mêlé.

Un tel sujet ne saurait laisser indifférent tous ceux qui s'intéressent encore au sort de notre pays.

(1) Charles-Lavauzelle et Cie. Editeurs, Paris. Prix 15 francs.



2^e Concours gratuit

organisé par la seule importante Maison en France dans l'horlogerie de coucous, caillots et rossignols chantants. Exklusivité de coucous chantants aux heures, demies et quarts avec trois gongs cathédrale à sonnerie accordée.

Coucous chantants "Western Clock". Superbes horloges régulateurs, riche sculpture d'origine réellement conforme au cliché, coucou mobile, chantant aux heures, demies et quarts, meilleur mécanisme, garanti 10 ans, sont cédés à nos lecteurs au prix exceptionnel de ... **54 F.**

Reprise si non convenue, selon BON joint à chaque envoi.

Pour toute commande reçue dans un délai de 10 jours un

Rosignol chantant

miniature de chambre d'enfant, imitateur étonnant du vrai chant du rossignol, est offert gracieusement. Envoyez le coupon et votre solution, vous gagnerez au concours publicitaire qui offre une prime en espèces pour toute solution réussie. Pas de déception ! Nul ne conformé à une solution-type n'est exigée. Toute solution donnant un résultat exact est qualifiée gagnante.

Le Problème :

Placez des nombres de 1 à 9 dans les 9 cases du carré de telle façon qu'on obtienne dans les lignes horizontales, verticales et obliques autant de fois que possible des lignes au total de 15. Ne pas effacer les chiffres posés.

RÈGLES

1. Le concours est absolument gratuit.
2. Seuls, les acheteurs d'un coucou ont droit de participer.
3. Est gagnant sans exception tout participant qui a trouvé la solution exacte du problème.
4. Tout gagnant recevra une prime en espèces de **500 F.** le jour de publication du résultat établi sur un contrôle rigoureux au 28 février prochain.

Possibilité de gagner nos primes supplémentaires de **25.000 F**

AVIS

Conformément à notre engagement, toutes les solutions exactes du concours précédent ont été payées sans exception et plus : 25.000 fr. prix en espèces, 50.000 fr. primes gratuites, 500.000 fr. bons d'achat ont été distribués à titre de publicité.

Aux Magasins de Coucous garantis C. O. P. A.

59, boulevard de Strasbourg - PARIS

Veillez m'expédier le coucou "Western Clock" à 54 fr. que je paierai à réception. Je participe au concours et vous envoie ci-inclus ma solution.

Nom _____ Adresse _____

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remedes WOODS, 10, Archer-Street (219-TAG) Londres W1

traits de courage, les sauvetages individuels ou collectifs dont chaque jour la côte bretonne voit un exemple.

Le 21 octobre, ce sont quatre mousses, quatre blancs becs qui sauvent une petite fille à Pont-l'Abbé. Le 24, une barque de pêcheur sauve l'équipage du sardinier *Courta-chance*, qui a pris feu au large de Moellan. C'est le *Colibri* et son patron, Robert Lanchec, qui, le 29, sauvent les quatre matelots d'une barque naufragée devant Brest.

Et, ainsi, des centaines d'autres. Cette lutte depuis toujours où les riverains essaient d'arracher à la mer ses proies. Ils n'y réussissent pas à tous les coups. Parfois, le sacrifice des sauveteurs est inutile. Ou bien ils périssent eux-mêmes, ou bien ils ne réussissent pas à atteindre les naufragés. Quelquefois aussi, un de ceux qu'ils

pions du crawl, s'emploie également à embrigader les équipages de sauveteurs. C'est ici qu'on pourrait lui faire un léger reproche si nous ne savions pas qu'il est quasi impossible d'obtenir cela. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, la statistique prouve que près de la moitié des pêcheurs et des marins ne savent pas nager. Beaucoup des hommes qui, de père en fils, ne connaissent dans la vie que la lutte contre la mer, ne savent pas nager. Parmi ces sauveteurs bénévoles que je vous ai montrés se jetant dans n'importe quelle coque de noix, les nuits de tempête, pour aller au secours d'un naufragé, la moitié, s'ils sont jetés à l'eau, ne peuvent s'y maintenir. Qu'est-ce qu'il y a de plus grand en eux : l'inconscience ou le mépris de la mort ? La Fédération Française de Natation et de Sauvetage, la F. F. N. S., ne fait pas beaucoup de tapage. Dirai-je qu'elle n'en fait pas assez ? Elle n'est pas riche et c'est elle qui a le besoin le plus légitime d'argent. Parisiens, avez-vous jamais fait attention à cette modeste boutique qui se trouve près de la Chambre, au coin du boulevard Saint-Ger-

PÉR

main et de la rue de Bourgogne ? Dans la vitrine, on voit un bateau et le plan d'un canot de sauvetage. A l'extérieur, contre le mur, il y a un tronc : « Pour le Sauvetage ». Je ne veux pas médire de la générosité de mes concitoyens, mais combien de fois cette générosité, ce sens de la charité sont faussés, dispersés ! Je voudrais bien connaître quelle est la somme recueillie chaque jour dans ce tronc. Peu de chose, et souvent rien, à coup sûr.

Dans cette Fédération-là, on ne s'occupe guère de retentissantes discussions de dogme sportif. Et les hommes de bonne volonté qui la dirigent sont à l'image de ceux qu'ils dirigent : les sauveteurs bretons. J'ai eu l'occasion, il y a quelques années, de connaître un de ces chefs, le commandant Pitot. Lui et sa femme ont exactement sacrifié leur vie, leur travail, leur santé à cette cause. Ce sont des apôtres.

Donc, la F. F. N. S. s'est donné comme tâche, depuis des années et des années, d'installer des stations de sauvetage sur les côtes françaises et, singulièrement, sur les plus exposées, les plus redoutables : celles de Bretagne.

L'Etat l'aide, la subventionne, c'est entendu. Mais l'Etat ne peut pas tout faire et, en principe, c'est toute la flotte d'Etat qui est, quand il est besoin, au service des naufragés. Pratiquement, le sauvetage immédiat, rapide, efficace, sur les côtes, réclame un outillage léger, un équipage spécialisé, entraîné. Tout cela est réuni dans la formule du « canot ».

Voilà comment l'affaire se présente :

En collaboration avec les autorités, le ministère, l'Inscription maritime, la Fédération cherche à repérer les endroits particulièrement dangereux de la côte, ceux où les naufrages sont les plus fréquents et les plus désastreux. Hélas ! ces pointes, ces baies où, à la moindre tempête, les eaux tourbillonnent, ces passes étroites, ces barres semées d'écueils sont nombreuses au pays d'Armor. Quand tout le monde est d'accord que l'endroit a besoin d'un canot, on cherche l'argent. Le reste n'est rien. Rien. Ce qui est difficile, c'est de trouver, de réunir les quelques dizaines de milliers de francs, le misérable argent pour construire l'abri et le canot. Le reste, le principal, le cœur et les bras des gens du pays, en fournissent plus qu'il n'en faut.

Donc, on construit la station, c'est-à-dire un simple hangar au bord de l'eau, au point stratégique, avec une pente inclinée et des rails. A l'intérieur, le canot, sur son chariot, prêt à être poussé sur les rails jusqu'à la mer.

Un canot de sauvetage qui est, en somme, une simple chaloupe non pontée, est cependant un ouvrage d'art nautique considérable et délicat. En principe, il est insubmersible, c'est-à-dire qu'il peut être couvert, rempli par une lame gigantesque, et roulé, et même retourné, sans pouvoir couler. Seul, le déchirement, l'éventration sur une roche peut lui être funeste.

Les premiers, et, encore maintenant, la plupart sont à rames. Les canotiers peinent, deux par deux, côte à côte, sur le même banc, cramponnés chacun à une lourde et longue pale, le patron debout à l'arrière, les jambes écartées pour s'arc-bouter, tenant la barre. Ce sont les plus légendaires canots, les plus héroïques, ceux dont chaque souvenir de sortie sonne comme un nom de victoire.

Depuis la guerre, on a mis des moteurs sur quelques canots. Beaucoup sont mixtes, c'est-à-dire que le moteur aide l'effort des

viennent, après un effort de plusieurs heures, de sauver meurt dans leurs bras, épuisé.

Et, souvent, l'océan ne rend rien, même pas le corps, même pas une épave. La femme d'un marin de Douarnenez qui, un soir de tempête, n'était pas rentré, attendit des jours et des jours, sur la grève. A la fin, la mer rejeta un sabot qu'elle reconnut. De son bonheur, de son foyer, de son amour, l'océan lui rendait seulement un sabot. C'est devant ce sabot, maintenant, dans sa maison, qu'elle prie pour l'âme de son homme.

Au nord de Noirmoutier, sur l'îlot du Pilier, il y a un phare. Deux gardiens y vivent, seuls, avec une tombe. Pendant la guerre, un bateau américain fut coulé dans les parages par un sous-marin allemand. Un corps fut rejeté sur l'îlot. Ce matelot américain inconnu n'avait qu'un papier dans ses poches, sur lequel était recopiée une chanson française. Les gardiens l'enterrèrent sur place et, depuis, cette tombe inconnue est entretenue avec le plus grand soin par les garde-phare.

A l'île de Sein, il y a un petit cimetière où une dizaine de marins inconnus dorment pendant que, dans des villages éloignés, des mères et des femmes prient et, peut-être, espèrent encore.

La Fédération de Sauvetage

Voici enfin les organisations officielles, le sauvetage d'Etat. Il y a une légende, une série de caricatures et de plaisanteries sur l'Administration, ses lenteurs, ses tracasseries, son esprit rétrograde, sa paperasserie, sa médiocrité. En voici une qui rachète d'un coup toutes les autres. Dans l'administration du sauvetage, je vous promets que « ça saute » et que ces fonctionnaires-là ne mesurent pas leur peine. Il est vrai qu'ils n'ont pas de congé parce que la tempête, n'est-ce pas, ne dit pas à l'avance quand elle prendra ses vacances. De plus, ils ne sont pas payés. D'ailleurs, on verra que l'Etat et les organisations se sont en somme contentés de donner des moyens, des armes, aux sauveteurs locaux, de les discipliner, de leur donner une cohésion. Pour le reste, on a spéculé sans réserve sur le cœur de la race. On a eu raison. Sauveteurs improvisés et sauveteurs officiels sont de la même trempe et souvent ce sont les mêmes hommes.

L'Etat s'est occupé de la « mer mauvaise » par le truchement d'une puissante société d'utilité publique : la Fédération de Natation et de Sauvetage. Vous lisez bien. Elle est aussi sportive. La Fédération, qui régit les records et les exploits des cham-

III. — SAUVETEURS (1)

LE premier décembre, la barque à moteur *Chéri de la Manche*, dont le patron est Yves Levier, est pris par la tempête au large de Saint-Michel-en-Grève. La voile, le moteur sont enlevés par les lames. La barque est dressée vers les roches. Elle est perdue.

Non. Du rivage, deux matelots, Alain François et Joseph Ballier, voient le sinistre. Ils sautent dans un canot, font force de rames, réussissent à joindre la barque, la dégagent de sa position, la sauvent. La barque, avec son équipage de six hommes, réussit à regagner la côte. Il n'en est pas de même pour les sauveteurs. Leur petit canot s'écrase contre la roche et coule avec les deux marins.

Il faudrait des volumes pour citer les

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 376.

rameurs et que ceux-ci suppléent à la défaillance toujours possible de la mécanique. Vous imaginez, d'ailleurs, le travail insensé de ces moteurs qui, par destination, doivent tourner dans un chambardement, une rupture d'équilibre perpétuels, parfois fous et parfois freinés, selon que l'hélice sort de la lame ou y entre, et, d'une manière constante, submergés par les coups de mer, noyés.

Enfin, quelques canots sont seulement mus par le moteur.

La Fédération, et l'Inscription maritime, et les comités officiels, vivent dans une angoisse, une sorte de remords perpétuels, parce qu'ils se sentent toujours en retard. En effet, les moyens même du sauvetage sont dépendants de l'alerte, de la signalisation du naufrage. Or, la signalisation, qui est d'Etat, stratégique, a fait des progrès considérables. Les phares, les sémaphores, les postes de guet se sont multipliés. Il n'est pour ainsi dire pas de passe dangereuse, de banc d'écueils traîtres, de pointe funeste qui ne soit éclairée, surveillée. Chacun de ces

L'équipage est formé avec son patron, un sous-patron pour remplacer à la barre le chef que la bataille coucherait. Chacun de ces matelots expérimentés qui ont l'habitude de lutter côte à côte, qui sont du même village, qui sont presque tous parents ou alliés, connaît sa place et son rôle dans le canot.

C'est pourquoi, quand sonne l'alarme, moins d'un quart d'heure après, les treize sont autour du canot, dans le hangar aussitôt ouvert. Encore cinq minutes et le chariot a glissé jusqu'à la mer, la première lame du ressac enlève le blanc canot de ses cales, le soulève et, au moment où il va retomber, douze avirons tombent, l'arrachent d'un seul élan. Le patron est debout à la barre. Lui seul regarde l'horizon, pointe vers ce nœud de la tourmente où les appellent des camarades en péril. L'épopée ? Elle est immense et connue. Canots d'Ouessant et de Douarnenez, de Sein et de Groix, d'Audierne et de Paimpol et d'ailleurs, vous n'avez pas besoin de moi pour être glorieux.

A la remorque. — « L'Iroise »

Il ne suffit pas non plus de sauver les vies humaines. Le matériel compte aussi, et un bateau vaut cher : des millions pour un cargo, des dizaines de millions pour un gros navire. Souvent un bâtiment est en détresse qui peut être sauvé si on le secourt à temps, et puissamment. La flotte d'Etat, encore une fois, est toujours parée pour cette besogne. Dans les grands ports, le Havre, Cherbourg, Brest, Lorient, de puissants remorqueurs, comme l'*Abeille 22*, sont toujours sous pression pour prendre la haute mer. Mais, depuis quelques années, des sociétés de sauvetage privées se sont constituées. Leurs bâtiments, spécialement armés et aménagés, montés par des équipages de spécialistes, prennent la mer au moindre appel. Leur mission est double. D'abord, et selon la seule loi humaine, ils sauvent les vies. Ensuite, et selon la loi commerciale, ils ten-

IS EN MER

yeux ouverts sur le danger, sur la zone dangereuse, possède soit la T. S. F., soit un appareil de signaux optiques, soit un canon, soit une sirène, soit une trompe d'alarme. Rien, en principe, même la nuit, ne peut se passer de dramatique sans qu'un faisceau de lumière ne le découvre, sans qu'un œil ne le voie, sans qu'une oreille n'entende les appels. Mais à quoi servirait l'alerte si personne à terre n'était prêt à y répondre, si le canon, la sirène retentissaient dans le vide ?

Une à une les stations de sauvetage ont été créées. Il en existe actuellement 147, sur les côtes ouest de la France ; 110 armées de canots à rames ; 37 de canots à moteur. Ce n'est pas assez. Trop de points funestes sont encore désarmés. (N'est-ce pas, gens de Concarneau ?) Chaque fois que les comités officiels ont réuni, et avec quelle peine, assez d'argent pour acheter le droit de sauver pour l'avenir quelques vies humaines, le pouvoir d'installer un nouveau poste, ils le célèbrent comme une victoire et l'inauguration donne lieu à des cérémonies touchantes par la foi, la joie, la simplicité grandiose. Vous qui faites la charité souvent un peu au hasard, pensez aux sauveteurs bretons, pensez surtout aux futurs, aux apprentis, aux naufragés. Songez qu'avec quelques dizaines de milliers de francs, on aménage une station nouvelle, c'est-à-dire une promesse de quelques vies d'hommes et de vrais hommes, des meilleurs, sauvées chaque hiver.

Ceux des canots

Voici le canot armé, tout neuf, prêt sur son rail, avec ses rames rangées le long du bord, ses barres, ses lance-amarre, son ancre, ses paquets de filins, ses ceintures de sauvetage, ses caissons étanches qui lui assurent l'insubmersibilité. Il est prêt à sortir ; il n'attend que la cloche d'alarme. Il attend aussi son équipage. En principe, il doit se composer de douze hommes, plus le patron. Ils sont pris dans le village même, naturellement, et, plus naturellement encore, ce sont des volontaires. En fait, puisque tout les hommes en état de tirer sur un aviron sont volontaires, il ne s'agit pas d'un racolage, mais d'une sélection. Le résultat est que l'équipage d'un canot est toujours composé par les douze meilleurs matelots du pays et que, toujours encore, le patron est l'homme le plus fort, le plus droit, le plus avisé, le meilleur. Dans un port breton où il y a un canot, deux hommes sont à la tête du pays : le maire et le patron du canot. Encore sont-ils souvent le même homme.

Patrons de canots ! Figures d'histoire, du plus pur, du plus étonnant héroïsme serein. Je n'ai pas ici à insister sur vos personnalités, sur votre rôle. Régulièrement, la grande presse quotidienne s'empare de votre palmarès pour le glorifier, pour l'enrichir. Vos silhouettes de vieux marins bien assis sur leurs jambes, aux larges épaules, aux mains noueuses, brûlées par le frottement des filins de chanvre, votre visage rude, creusé de rides profondes, vos mâchoires serrées de sacrés Bretons entêtés, votre casquette à visière de cuir, votre paletot sombre constellé de médailles, sont familiers à tous, surtout quand, au milieu de cette constellation de médailles tricolores, gagnées une par une au péril de la mer, après près d'un demi-siècle de dévouement absolu, après cinq cents exploits, on ajoute la rouge, la plus belle pour vous, l'attendue, l'espérée, celle que vous recevez encore en tremblant de modestie, parce que vous ne savez pas qu'ailleurs elle est galvaudée et que vous l'aviez gagnée en naissant, parce que votre cœur était déjà ce qu'il est.

Vous souvenez-vous de l'histoire, juste vers la fin de la guerre, de ce canot qui partit à la quête d'un bateau coulé au large, en plein hiver, qui recueillit quelques naufragés, mais lui-même, brisé, désarmé par la tempête, prit la dérive dans le vent et la pluie glacés. Sept jours plus tard, c'était une arche fantôme, pleine de morts et de mourants, qui venait s'échouer sur la grève, et les cadavres des naufragés et de leurs sauveteurs étaient retrouvés enlacés dans un suprême embrassement des frères de la mer.

Citerai-je les patrons Couillandre, du canot d'Audierne ; Nescoff, d'Ouessant ; François Podeux, de l'île Molène, plutôt que les autres ? Dirai-je ceux qui ont commandé à deux cents sauvetages, ceux qui, immobiles, silencieux, assis sur le pont, au soleil, la pipe entre les dents, peuvent se dire :

— Grâce à moi et à mes gars, cinq cents hommes sont encore vivants, fabriquant quelque part, en Norvège, en Angleterre, en Amérique, du travail, de l'amour et de la vie ?

Parfois encore, le patron est là quand le matériel fait défaut. Il y a deux ans, sur l'archipel des Glénans, un bateau, l'*Henri-Irma*, vint se jeter sur les roches avec un autre, le *Luiserre*, qui avait voulu lui porter secours. Le patron du canot de Saint-Nicolas, Pierre Bodéré, est sur le port ; il voit le désastre. Mais la plupart de ses canotiers sont en mer ; il ne peut armer le canot. Il appelle son beau-frère ; tous les deux sautent dans leur barque de pêche ; ils foncent, ils jettent un filin, ils réussissent, à eux deux, à installer un va-et-vient avec les bateaux naufragés et sauvent les quatorze hommes de l'équipage. On est patron de sauvetage ou on ne l'est pas !...

Et c'est pourquoi le nom de tous ces vieux grognards est, dans l'épopée des gens de mer, gravé, mieux que sur le granit des arcs de triomphe, dans la légende, comme les noms des maréchaux de l'Empire.

lent de sauver le bateau désarmé et, naturellement, sont payés selon la valeur de ce qu'ils ont sauvé.

Une société hollandaise, ainsi, a armé le *Swartzé*. Mais le plus connu des sauveteurs spécialisés est le bateau français *l'Iroise*.

C'est un gros remorqueur, pourvu des derniers perfectionnements techniques. Avec ses officiers, il a vingt-deux hommes d'équipage, dont chacun est un technicien, du lanceur d'amarre aux radios et aux mécaniciens. Geoffrey, commandant ; Jarcour, chef mécanicien ; Lefevre, second officier, composent son état major. Nuit et jour, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an, les chauffeurs de garde entretiennent la machine ; un radio à l'écouteur aux oreilles. Ils sont prêts à prendre la mer dans moins d'une demi-heure. Rien ne les rebute, ni la plus effroyable tempête, ni l'éloignement du naufrage. Ils sont habitués à lutter deux jours, trois jours, dans la tourmente avant d'atteindre le bateau désarmé. Quand ils l'approchent, ils lui lancent des câbles avec un canon lance-amarre et le remorquent jusqu'au port. Encore, parfois, l'esprit de lucre reprend-il ses droits et, au moment où tel cargo se sent sauvé, aperçoit la côte, coupe-t-il l'amarre pour ne pas laisser de preuve de l'aide de *l'Iroise*, pour ne pas avoir à payer la prime légitime. Passons. Cela ne suffit pas pour ternir la belle légende.

Appollinaire a voulu faire un poème en répétant seulement à la suite quelques noms de lieux célèbres de notre histoire : Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme...

Je connais un autre poème, chantant et héroïque, et tendre, et grandiose, et, pour le composer, il suffit de répéter les noms de quelques villages du pays de la mer mauve et de la race des braves gens : Paimpol et Quimperlé, Groix, Audierne, Sein et Ré, Tréboul et Douarnenez...

Paul BRINGUIER.



N'importe quelle coque de noix est bonne pour tenter d'arracher ses proies à la mer.



Armé du lance-amarre, un sauveteur essaie de jeter un filin aux naufragés.



Le patron est debout, à la barre, pointant droit vers les hommes en péril.



Par malheur, il arrive parfois que, après des heures de lutte héroïque, un rescapé meure, épuisé, dans les bras de ses sauveteurs.

Aventure Occulte

LES NEUF TYPES PLANÉTAIRES

TOUT ce qui vit sur cette terre — les minéraux mêmes, puisque de récentes découvertes ont démontré qu'ils avaient une sensibilité — est soumis aux influences astrales. Les paysans connaissent l'influence des quartiers lunaires sur la germination. Tout le monde sait que les marées dépendent directement des lunaïsons. La science officielle elle-même attribue les tremblements de terre, les grands cataclysmes et même les grands troubles humains à la multiplication des taches solaires.

L'Astrologie, science millénaire, va plus loin. Elle nous apprend que les luminaires, c'est-à-dire le Soleil et la Lune, ainsi que les planètes de notre système solaire, ont une influence directe sur notre formation physique, psychique et intellectuelle. Mieux, notre destinée en grande partie est inscrite dans le ciel dès notre naissance et se peut deviner par les angles que les planètes forment entre elles, ainsi que par la position de ces planètes par rapport à la terre.

Il va de soi que le centre de notre monde, de notre système planétaire, le SOLEIL, occupe la place principale dans la hiérarchie astrologique. C'est lui la source de la vie, le générateur de toutes les forces, du dynamisme terrestre. C'est le soleil qui est le principe de la santé, de l'évolution, de l'individualité. Il fait grandir tout ce qu'il effleure de ses rayons. Dans l'horoscope, il symbolise le succès, la gloire, l'autorité, la pureté, la noblesse des sentiments. S'il est affligé par de mauvais rayons des planètes maléfiques (Mars, Saturne, Uranus), c'est encore le Soleil qui fait les individus cruels, despotes, arrogants et hautains.

La LUNE symbolise le principe végétatif et passif. Si le Soleil est l'astre du jour, la Lune est celui de la nuit. Elle régit en conséquence nos actes et nos pensées nocturnes. Elle régit la nature affective de l'humain, l'imagination, la sensibilité, l'âme. La popularité, la fertilité, les changements, les voyages sont sous sa dépendance. Quand elle est affligée par de mauvais aspects, elle rend rêveur, inconstant, frivole, indécis, capricieux et donne l'excès d'imagination, l'extravagance.

MERCURE est la planète la plus rapide. Elle nous confère la forme de l'intelligence, les moyens d'adaptation. C'est Mercure qui régit la parole, l'éloquence, la mémoire et le système nerveux. Dieu du commerce chez les anciens, il règne sur les tractations et les affaires.

VÉNUS représente le principe d'harmonie. Elle régit l'amour physique et moral, le plaisir, l'art et la beauté, la vie paisible et facile, le luxe. Quand elle est maléficiée, elle cause des ravages. C'est elle qui apporte alors la dépravation, la paresse, l'obscénité, les mœurs contre nature.

MARS est le potentiel de notre énergie. On le reconnaît, dans le ciel, à sa teinte rouge. De lui dépendent notre force, notre activité, notre volonté et nos passions. Il symbolise la lutte pour la vie, la construction et la destruction, la conquête et la violence. Quand il est maléficié, il confère la colère, la brutalité, la cruauté, la bestialité et le cynisme.

JUPITER, qu'on appelle aussi le GRAND BÉNÉFIQUE, synthétise l'équilibre de l'individu, sa cohésion, son optimisme. Bien disposé, il nous confère la sagesse, le jugement, le sens moral, l'idéalisme, les idées religieuses et philosophiques, l'autorité, les honneurs, la grande chance. S'il est maléficié, il rend le sujet malhonnête.

SATURNE, qu'on appelle, lui, le GRAND MALEFIQUE, est la planète qui se déplace le plus lentement dans le ciel. Il est le principe de la stabilité, de la cristallisation, du matérialisme, de l'inertie et de la lourdeur. C'est Saturne qui est la cause des retards, des malheurs, de la solitude, des insuccès, de la pauvreté, de la mort. Bien disposé, il rend patient, persévérant, économe, chaste. Mal disposé, il donne l'avarice, l'égoïsme, la mélancolie.

Pour terminer, disons quelques mots d'Uranus et de Neptune, que les anciens ne connaissaient pas et dont les vertus sont actuellement encore obscures. URANUS semble être le principe actif de l'individu qui échappe à la règle. Il donne des facultés intuitives. Toutes les transformations brusques et imprévues sont provoquées par lui. Il régit le romanesque, la révolte, le désir de réformer, l'indépendance, l'originalité. Mal disposé, il fait les fous. Quant à NEPTUNE, on croit que cette planète symbolise la vie psychique supérieure, le subconscient, l'inspiration. Sur le plan matériel, elle régit les mystifications, la bizarrerie, le chaos.

JOVIS.

LA semaine qui vient est placée sous le signe de la brus-

querie, du heurt et du conflit. Mars entrera en conjonction avec Saturne, aspect dont le point culminant aura lieu samedi, mais dont les effets ne commenceront à se faire sentir que le lendemain. Il ne faut pas oublier que les influx électro-magnétiques des planètes même rapides, comme Mars, par exemple, ne se manifestent qu'avec un certain retard.

Voici pour cette semaine quelques considérations générales sur l'atmosphère astrale dont se ressentiront surtout les personnes nées à la fin de février et celles dont la lune est placée au début du signe des Poissons. Qu'elles ne s'étonnent pas, en conséquence, si elles ressentent des malaises ou une nervosité excessive. Nous nous empressons d'ajouter que ces influences générales seront naturellement nuancées par la marche progressive des planètes et surtout par celle de la lune.

Jeudi 23. — Le réveil sera plein de bonnes intentions qu'on ne réalisera qu'avec beaucoup d'efforts. Il faudra se méfier des inférieurs. Dans la journée, tendance à la dissipation. Soirée neutre.

Vendredi 24. — Matinée sans harmonie, plutôt mauvaise. Les personnes fragiles seront en proie à des maux soudains. Possibilité de scandales. Cette matinée est absolument contraire aux accords, aux fiançailles, à tous les engagements,

DEMAIN

aux signatures. Sans être bonne, la soirée est meilleure.

Samedi 25. — Journée excellente. La matinée est propice aux départs aux affaires juridiques, à la fréquentation des hommes d'affaires, aux placements d'argent. L'après-midi est placée sous la double influence de Vénus et de Mercure, donc excellente pour l'amour, le plaisir, l'activité intellectuelle.

Dimanche 26. — Journée dangereuse. L'influx de la conjonction Mars-Saturne commence à agir. La journée entière est placée sous le signe de la turbulence. Au milieu de l'après-midi, la lune se trouvera en conjonction avec les deux planètes maléfiques, d'où exagération des passions et des appétits; excès d'énergie, actes et paroles inconsidérées.

Lundi 27. — Les mauvaises influences continuent à agir. Avant midi : indécision, spéculations malheureuses. Il faut être prudent. Brouilles possibles avec des amis. Inquiétude, agacement. Vers midi, légère amélioration. Soirée de nouveau mauvaise. Désordre moral et mental. Caprices, déceptions, passions désordonnées.

Mardi 28. — Le début de la matinée sera encore pernicieux. Trop grande mobilité d'esprit. Faux jugements. Vers dix heures, l'atmosphère astrale s'éclaircit enfin. Dans l'après-midi, énergie pour travaux pénibles. Soirée neutre.

Mercredi 29. — Matinée assez étrange. Succès en toutes choses :

DANS l'affaire de Nice, ce qui jette l'astrologie, c'est que l'assassin Egender et sa victime, Mme Arbel, s'ils n'appartiennent cependant pas au même niveau social ni à la même génération, appartiennent cependant tous les deux non seulement au même signe, mais au même décan — Verseau, Lune, Sagittaire — qui est celui de la répression des désirs. Ce détail, insignifiant pour tous ceux qui ne s'intéressent pas à l'occulte, est une révélation pour nous.

Paul Egender est né le 16 février 1910. « Le Verseau fait l'homme convoiteux, dit Jean de Indagine, dans son ouvrage célèbre Chironance, malheureux autour des eaux, lesquelles aussi il abhorre naturellement. »

Mme Arbel est née quatre jours plus tard, le 20 février 1885. C'était astrologiquement une nature complexe, se guidant uniquement par le sentiment, très bonne, aimant la musique et la poésie, les arts en

ASPECTS MALÉFIQUES

pression qu'ils étaient amis depuis toujours.

C'est dans cette

général, ayant des tendances à faire du prosélytisme, mais fermée et secrète dans ses affaires. D'un caractère aimable, prévenant, elle tombait facilement dans les pièges tendus.

Son horoscope montre la Lune en conjonction avec Neptune, aspect qui donne le goût du romanesque. Nous voyons encore de l'orgueil, de l'hésitation et surtout le Soleil en conjonction avec la planète Mars, ce qui signifie mort brutale. Quant au ciel de naissance d'Egender, c'est celui d'un faible, d'un homme qui se décourage facilement, qui ne manque pas de goût, habileur, exalté, colérique.

Mais revenons à la proximité singulière des deux dates de naissance, 16 et 20 février. Elle nous apprend que loin d'être deux ennemis, deux étrangers réunis par des paroles conventionnelles d'amour, ou le couple banal de la dame mûre et du gigolo, les deux amants se ressemblaient, ce qui ne veut pas dire qu'ils s'entendaient. Ils durent se connaître très rapidement. Le caractère de l'un n'avait pas de mystère pour l'autre. Au bout de très peu de temps, ils ont dû avoir l'im-

pression qu'ils étaient amis depuis toujours. C'est dans cette compréhension profonde, et inconsciente sans doute, l'un de l'autre qu'il faut chercher la cause psychologique du drame. Il ressort du témoignage de Thérèse Buttafoggi qu'Egender a tué parce que Mme Arbel lui refusait l'argent qu'il lui demandait. C'est la raison humaine. Mais, du point de vue de l'astrologie, il y en a une autre. Egender a tué Mme Arbel parce que l'accord profond, né de la similitude des natures, qui existait entre sa victime et lui, rendait à ses yeux ce refus monstrueux. Nous croyons donc davantage à un crime-punition, l'intérêt n'intervenant qu'en second lieu.

Pour terminer, il y a un point sur lequel nous voudrions émettre un avis, qu'il faut être contredit dans l'avenir par les faits. Qu'est devenu le cadavre ? Il nous est difficile d'être affirmatif, car nous n'avons malheureusement pu obtenir l'heure des naissances d'Egender et de Mme Arbel ; pourtant nous avons tout lieu de penser que le cadavre a été immergé. Dans les deux horoscopes que nous avons sous les yeux, l'eau joue un rôle important.

DAN.

Si vous êtes né entre le 23 et le 30 janvier...

Portez un saphir. Cette pierre vous défendra. Elle amènera la paix autour de vous.

•
Votre décan — Verseau, Balance, Vénus — est celui de l'originalité. Certains d'entre vous doivent même lutter contre une tendance à l'excentricité.

•
Votre force est dans le sentiment.

•
Vous épouserez une (ou un) artiste, un savant. Vous êtes attiré par les arts et les choses de l'esprit.

•
Votre animal est le mouton; votre oiseau, le paon; votre plante, la serpentina; votre arbre, le prunier.

•
Vous vivez dans la familiarité des grands.

•
Le Verseau peut donner des enlacements gémellaires ou dangereux.

•
Votre faculté de vous apitoyer est immense.

•
Vous avez le courage de vos opinions. Elles sont souvent extrémistes.

•
Le fond de votre nature est humanitaire. Vous aimez secourir, protéger.

•
Votre visage est pâle, mais très mobile.

•
Vous n'attachez aucune importance à l'argent.

•
Votre tempérament est sanguin, bilieux.

•
Le Verseau est un signe d'air. Vos colères sont violentes, mais passagères.

•
Votre Maison est celle de l'amitié.

affaires, déplacements, démarches. Les décisions seront promptes et heureuses. Pourtant, prédisposition aux illusions mensongères, aux caprices, au contentement de soi. L'après-midi est favorable aux liaisons et aux plaisirs.

Cette semaine étant particulièrement chaotique, nous tenons à dire que les influences planétaires, étant d'ordre général, ne peuvent que donner une teinte à la journée. Il faut donc interpréter les prédictions avec cette réserve que les astres prédisposent, mais ne décident pas.

Celui qui connaît la nature des astres peut facilement en détourner les mauvais effets, en sachant se mettre en garde contre leur maléfique influence avant qu'elle ne se manifeste.

(Extrait du Gentilique de Ptolémée.)

CONSEILS AUX APPRENTIS MAGES

Si vous êtes parvenus à obtenir, par les procédés que j'exposais la semaine dernière, une relaxation musculaire, je ne dis pas parfaite, mais suffisante, vous pourrez facilement en augmenter les effets réparateurs en accumulant en même temps une véritable provision de force nerveuse. A cet effet, avant de relâcher vos muscles, toujours dans la position couchée, telle que je l'ai décrite, vous joindrez vos mains, doigts contre doigts, en reproduisant ce qui est, dans toutes les religions, le geste de la prière. Il se formera alors entre les paumes un creux que vous ne devez pas chercher à combler en appuyant les mains l'une contre l'autre, car cela entraînerait une contraction des muscles qu'il faut éviter : vous devez simplement les juxtaposer, sans serrer, les avant-bras reposant mollement sur le ventre. Quant aux jambes, elles ne devront plus être étendues, mais légèrement repliées, arquées, afin que lesorteils des deux pieds se trouvent eux aussi en contact. Alors, les muscles détendus au maximum possible, vous resterez ainsi une dizaine de minutes ou un quart d'heure en vous efforçant de ne penser à rien.

La force nerveuse, que nous aurons l'occasion d'étudier plus à fond, car c'est la matière première de la volonté, s'écoule naturellement par les pointes, comme l'électricité avec laquelle elle présente d'ailleurs de nombreuses analogies. La déperdition qu'il s'en fait à chaque instant par l'extrémité des doigts, des mains et des pieds est considérable. Si vous mettez ces extrémités en contact, vous fermez le circuit, et l'énergie que vous recevez continuellement du dehors, ne serait-ce que par le fait même de la respiration, au lieu de fuir, passe du côté droit au côté gauche du corps, et inversement. Mais le bien-être physique et l'impression d'énergie accrue que vous ressentirez après cet exercice vaudront mieux que toute explication théorique pour en démontrer l'efficacité.

Maintenant, il se peut que, malgré toute votre bonne volonté, vos efforts pour obtenir une relaxation musculaire au moins suffisante n'aient pas donné les résultats désirés. Il est, en effet, nombre de personnes pour lesquelles cette détente complète est sinon impossible (car rien n'est impossible), du moins extrêmement difficile. Si tel est votre cas, ne vous découragez pas, nous allons fractionner la difficulté pour mieux la vaincre.

Vous vous étendrez sur un lit ou sur un divan, exactement comme si vous vouliez pratiquer la relaxation musculaire totale, ou bien même vous vous assoirez simplement sur un fauteuil à condition qu'il soit confortable et qu'il ait des bras moelleux sur lesquels vous puissiez reposer les vôtres. Vous commencerez alors l'exercice par la main droite et l'avant-bras droit, vous appliquant à relâcher leur musculature jusqu'à ce qu'ils ne vous paraissent plus qu'un paquet inerte, étranger à vous-même, bien que suspendu à votre épaule; il faut que ce ne soit plus un membre, mais un fardeau. A mesure que vous relâchez les muscles de la main et de l'avant-bras, vous devez avoir l'impression qu'ils s'écrasent sur le bras du fauteuil, si vous êtes assis, ou sur le lit à vos côtés, si vous êtes couché. Leur chair ne doit plus vous appartenir, elle ne doit plus répondre à votre volonté, elle ne doit plus être qu'un poids mort.

Après être demeuré quelques minutes dans cet état, vous ramenez lentement la main et l'avant-bras droits à l'état de demi-tension qui leur est habituel, puis vous recommencez l'exercice avec la main et l'avant-bras gauches. Quand vous serez satisfait des résultats, vous étendrez l'expérience en la faisant porter sur les bras tout entiers, jusqu'aux épaules, puis vous passerez aux jambes, en appliquant toujours le même procédé. Il faut de la persévérance, mais cette persévérance ne sera qu'un exercice supplémentaire d'assouplissement de la volonté.

Dès que vous serez parvenus à relâcher facilement vos membres, vous poursuivrez votre avantage en étendant la relaxation musculaire au tronc.

Il nous reste maintenant la partie la plus délicate : la relaxation des muscles de la tête et du visage, du visage surtout. La peau en est mobile à l'extrême, elle recouvre une infinité de muscles qui, sans que nous en ayons conscience, sont toujours en mouvement. L'idée, l'émotion les plus fugitives entraînent automatiquement des contractions correspondantes des muscles du visage. Elles sont spécifiques, c'est-à-dire qu'à une même idée ou à une même émotion correspondent toujours les mêmes contractions. L'expérience, jointe à une sorte d'instinct, nous permet de les reconnaître sur le visage d'autrui, lorsque les idées sont vives ou que les émotions sont fortes. Mais une étude appropriée permet de les identifier alors même qu'elles sont imperceptibles pour un œil qui n'y a pas été spécialement exercé, aussi servent-ils de base à toute une méthode de lecture de la pensée sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Ne retenons, pour le moment, que cet avantage de la relaxation des muscles du visage, que nous étudierons en détail la prochaine fois : elle vous permettra de vous rendre impénétrables pour vos interlocuteurs.

ARBELLECH.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE

L'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 14.104 : Classes primaires et primaires supérieures complètes. Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire, Herboriste.

Broch. 14.108 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 14.113 : Carrières administratives.

Broch. 14.119 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 14.121 : Emplois réservés.

Broch. 14.128 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 14.132 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 14.137 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres).

Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 14.143 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto. Carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. 14.148 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 14.151 : Marine marchande.

Broch. 14.159 : Solfège, chant, diction, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 14.163 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs dans les E. P. S., Lycées, Ecoles pratiques).

Broch. 14.167 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-recloucheuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professeurs).

Broch. 14.173 : Journalisme : secrétaires. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 14.178 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.182 : Carrières coloniales.

Broch. 14.187 : L'Art d'écrire.

Broch. 14.193 : Carrières féminines.

Broch. 14.195 : Pour les enfants débiles.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

25 fr. le cent adress. à copier maia. Renseig. gratis. Pr modèle écrit., écr. première lettre à notre Boîte Post. 31, Etbl. SPIREX, Paris (10^e).

240 fr. le mille adress. à la main. List. fourn. Répond. gratis à dem. Rens. Offre sér. Etabl. NATAN, Boîte 55, Paris (8^e).

CONSULTATIONS GRATUITES

pour vos ennuis, pour vos peines,
pour toutes difficultés

Consultez le PROFESSEUR DJEMARO,
Doyen des Astrologues de France.

GRATUITEMENT, il vous révélera votre destinée, vous renseignera sur affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Il vous dira vos chances, vos espoirs, comment améliorer votre vie. Grâce à ses travaux et au merveilleux Talisman qu'il offre gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations authentiques sont exposées à ses bureaux où le meilleur accueil vous attend.

Le professeur DJEMARO, établissant personnellement et scrupuleusement les calculs astrologiques de chacun de ses consultants, ne peut satisfaire qu'aux demandes accompagnées de 2 francs de timbres pour frais d'envoi discret et d'écritures.

Envoyez vos nom, prénoms, date de naissance, adresse (si vous êtes madame, donnez nom de demoiselle) et vous recevrez, sans aucun engagement de votre part, un Horoscope qui vous édifiera sur la valeur scientifique du plus ancien Astrologue de France.

PROFESSEUR DJEMARO, Service V. L.
29, Rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)
Bureau fondé en France en 1921.



LE TEMPOGRAPHE

de poche ou en montre bracelet
vous donne L'HEURE
mais aussi les
TEMPS, VITESSES et RENDEMENTS



De poche. 20 FR.
Modèle luxe chromé . 25 Fr.
forme mode bracelet cuir large. 45 Fr.

Bulletin de garantie de 5 ans
Envoi contre remboursement - Echange admis

ALTA CONTROLÉES PAR HEURE-FRANCE

Service D

120, Rue de Rivoli - PARIS

Métro Châtelet Autobus O, AI, C, AZ, 12

Ouv. tous les jours sans interrup. durant tout le mois

NOTRE VÉRITABLE

CHRONOMÈTRE DE PRÉCISION

N° 10 réunit les trois qualités qui doivent être exigées d'un Chronomètre :
PRÉCISION - ÉLÉGANCE - SOLIDITÉ

Son mouvement, de fabrication française, est avec échappement antimagnétique à ancre 15 rubis, levées visibles, spiral Bréguet, cadran de luxe, chiffres de 1 à 24 sur 2 tours, petit cadran de secondes creusé.

Son boîtier savonnette est en plaqué or laminé inaltérable GARANTI 10 ANS estampillé à l'intérieur par la première manufacture de boîtes de montres du monde fabriquant ce genre de forme nouvelle : lunette rouge, fond bandes artistiques ou modernes, le couvercle qui se rabat sur le verre protège celui-ci ; en un mot, notre Chronomètre de précision est la reproduction exacte d'une montre savonnette en or d'au moins 1.800 francs.

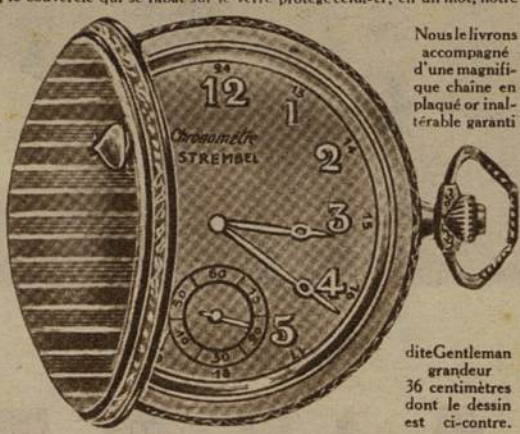
Le prix de notre Chronomètre de précision n° 10 est de 350 francs, payables :

25 francs par mois, soit avec un crédit de 14 mois

N° 11. — Modèle supérieur, 19 lignes, boîte savonnette très robuste et très forte, forme Royale, réglage de précision, mouvement dore, spiral Bréguet, 15 rubis scientifiques. Prix, y compris la chaîne-primé : 392 francs, payables :

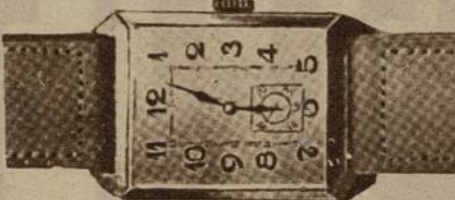
28 francs par mois, soit avec un crédit de 14 mois

10 % d'escompte au comptant



Nous le livrons accompagné d'une magnifique chaîne en plaqué or inaltérable garanti

dite Gentleman grandeur 36 centimètres dont le dessin est ci-contre.



N° 55.267. — Qualité extra 330 fr.
N° 55.268. — La même montre, mais en métal chromé 360 fr.

Payables avec 12 mois de crédit

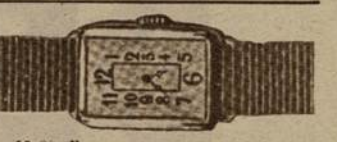
10 % d'escompte au comptant

POUR DAMES. — En plaqué or laminé inaltérable garanti 10 ans. Empiement 10 rubis rouges. Echappement rubis ou saphir. Balancier doré, roues laiton doré, coquet nickel colimaçon, réglage de précision, mouvement cylindrique. Livré avec bracelet moire, fermoir plaqué or.

N° 624. — Forme rectangle unie Prix 240 fr.
N° 625. — Même modèle, ciselé 250 fr.

Payables 20, 24 ou 25 francs par mois

10 % d'escompte au comptant.



Envoi franco sur demande de notre catalogue contenant : Horlogerie, Bijouterie, Instruments de musique, Imperméables, Complets et Pardessus, Carillons Westminster, Porte-Plume réservoir, Phonographes, etc.

Adresser le bulletin de commande à la

MAISON PIERRE STREMBEL

FONDÉE EN 1906

LES SABLES-D'OLONNE (VENDÉE)

Ch. Postaux : NANTES 5324

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser votre que je paierai à raison de

par mois, le premier versement à la réception et ensuite je verserai moi-même chaque mois, à la poste, au crédit du compte de Chèques Postaux Nantes N° 5324, le montant d'une mensualité, ou au comptant avec 10 % d'escompte.

Nom et Prénoms Signature

Profession ou qualité

Adresse de l'emploi

Domicile

Le 1935. D

Le bain intestinal désintoxique l'organisme et rééduque l'intestin

Confirmant entièrement les avis médicaux émis lors de son introduction en France, l'Entéro-Cure (pratique des bains intestinaux), voit son application se développer de jour en jour, que ce soit dans la lutte contre la constipation, que l'Entéro-Cure supprime de façon durable, en obligeant l'intestin à reprendre ses fonctions normales, ou dans le combat contre les maladies intestinales, colibacillose, entérite, etc., les résultats enregistrés sont évidents. L'Entéro-Cure agit sur l'organisme par l'élimination complète de toutes les toxines créées par la stagnation des résidus dans l'intestin, ce qui supprime toute possibilité de l'auto-intoxication que l'on trouve de façon régulière à la base de toute maladie infectieuse.

Le centre d'Entéro-Cure, 9, faub. Saint-Honoré, Paris, Anj. : 54-50, documente tous les intéressés, soit sur place, soit par l'envoi d'une brochure explicative très détaillée et illustrée, véritable cours de prophylaxie intestinale, qui est envoyée à toute personne joignant 1 fr. en timbres pour frais d'envoi. (Bien spécifier qu'il s'agit de la Brochure M. intitulée l'Hygiène de l'intestin.)

EXTRA PLATE MODERNE

Mouvement
soigné
boîtier chromé
mouvement
à secondes. 49 fr.
Type Travail
Mouvement
Robuste

23 FR.

Envoi contre rembours. Echange admis

Bulletin de garantie de 5 ans

ALTA CONTROLÉES PAR HEURE-FRANCE

Service D

120, Rue de Rivoli - PARIS

Métro Châtelet Autobus O, AI, C, AZ, 12

Ouv. tous les jours sans interrup. durant tout le mois

FORCE SANTÉ VIGUEUR

par

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



par la SANTÉ.

L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple

carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue

Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous

enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocele, Pertes Sémiales, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Arterio-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

COLLECTION DÉTECTIVE

Mise en vente du 1^{er} janvier
ÉDOUARD LETAILLER
LE SQUELETTE
DE LA RUE SCRIBE

Parus depuis le 15 Septembre

STANLEY GARDNER
LES GRIFFES DE VELOURS
GASTON BOCA
LE DINER DE MANTES
RAYMOND FAUCHET
LA GUINGUETTE AU TRÉSOR

TITO SPAGNOL LES GRIFFES DU LION

Couvertures photographiques de R. PARRY, tirées en quadrichromie. Exemp. rognés, Présentation de luxe sous cellophane

Chacun de ces volumes 6 fr. Chacun de ces volumes

POUR LA PUBLICITÉ DANS "DETECTIVE"

s'adresser à
Mme H. DELLONG

1, Rue Lord-Byron

Balzac 33-91

DETECTIVE

GANGSTERS DE PARIS

Haut les mains !... Boulevard Saint-Germain, rue Blomet, Vincennes, Levallois-Perret furent, le même jour, le théâtre d'exploits évoquant les raids des bandits américains.

Pages 6 et 7, une saisissante enquête de Noël PRICOT.

